

Les Militantes

Malvina BLANCHECOTTE

Paris, Alphonse Lemerre, 1875

LES MILITANTES

Toute poésie n'est qu'aspiration. On aime à
exprimer ce qu'on voudrait qui fût possible ; la
poésie n'est qu'une caresse à nos vœux.
SULLY PRUDHOMME. (*Lettre.*)

À

M. SULLY PRUDHOMME

Les vieux chants d'autrefois, reliés aux noms du passé, viennent, poète, saluer en vous
les jeunes gloires présentes et donner la main aux chansons nouvelles.

A.-M. BLANCHECOTTE.
Paris, le 20 novembre 1874.

*Va, petit livre solitaire,
Pensé gravement devant Dieu,
Sans aucun souci de la terre,
Sans amis qui te liraient peu.
Le silence est l'asile auguste
Où l'âme enfin ose être soi :
Le silence est doux, il est juste ;
Ce livre est le meilleur de moi.*

*Écho du cœur, miroir du rêve,
Empreinte de chagrins vécus,
Va trouver – aux instants de trêve –
Tous ceux que la vie a vaincus.
Va sans crainte, force les portes,
On ôte son masque parfois ;
Et les peines de toutes sortes
Loin du monde prennent des voix.*

*Va, te dis-je, livre sincère,
Le cœur le plus factice, un jour,
Face à face avec sa misère,
Se dévêt de son faux amour.
Il jette à bas son faux sourire,
Sa fausse paix, son faux bonheur ;
Il pleure, il regrette, il soupire,
Il se berce dans sa douleur.*

*Tu parleras de mers lointaines
Au nom de ceux qui sont partis,
Tu sauras des chansons sereines
Ou de sombres De profundis.
Doucement touche la blessure
Des peines qui font tant souffrir.
D'une voix délicate et sûre,
Dis qu'un jour on en peut guérir.*

*Va ! près de toute âme orpheline
Comme un visiteur orphelin
Qui se recueille et qui s'incline
Sur chaque tombe du chemin.
Voix familière ou voix profonde,
À ceux que ce monde a meurtris
Parle avec foi de l'autre monde ;
Ton calme contient de tels cris
Qu'il faudra bien qu'on te réponde !*

COMBATS

I.

Rayon qui m'a saisie et toute enveloppée !
Ô le rêve charmant dont je suis occupée !
Ô la douce chanson d'ineffable fraîcheur
Qui chante en ma pensée et qui m'a pris le cœur !

J'en puis souffrir un jour ! Il se peut que mon rêve
Commencé calme et doux terriblement s'achève ;
Il se peut que mon cœur se faisant son bourreau
Trouve qu'il bat trop vite et craigne d'aimer trop ;

Il se peut qu'effrayée, en tous sens combattue,
Je me livre en moi-même un combat qui me tue ;
Que je fuie et condamne et veuille anéantir
La jeune vision si prompte à m'éblouir ;

Mais, jusqu'à ce réveil, je me laisse être heureuse !
Et, puisqu'en mon désert s'ouvre une route ombreuse,
Puisqu'une aube céleste à mes regards a lui,
Je veux rêver longtemps mon rêve d'aujourd'hui !

II.

Veux-tu, dans cette vie amère,
Prendre une part de ma misère,
À nous deux porter mon fardeau ?
Le veux-tu bien jusqu'au tombeau ?

Veux-tu, quelle que soit ma route,
Sans me laisser la marcher toute
Sur mon pas mesurer le tien ?
Oh ! dis-le-moi, le veux-tu bien ?

Veux-tu, de ton divin sourire
Illuminer mon dur martyre,
Et vaillamment et chèrement
Me bénir de ton dévouement ?

Oh ! si tu veux, de ta tendresse,
De ta lumineuse jeunesse,
De ton matin près de mon soir
Éclaircir mon horizon noir ;

Oh ! si tu veux sans lassitude
Gravir la montée âpre et rude
Et m'assister jusqu'aux sommets

Sans te décourager jamais ;

Nous aurons, douces et nombreuses,
De longues heures bienheureuses :
Vois-tu, pour cet appui sacré,
Éperdument je t'aimerai !

Tu seras, dans ma course errante,
L'alouette des blés vibrante ;
Et moi, dans cet hymne à deux voix,
Le ramier roucoulant des bois !

III.

Non ! je ne te décevrai pas !
Malgré sa lassitude extrême,
Mon cœur, revenant sur ses pas,
Se retourne quand tu dis : J'aime !

Puisque je te laisse m'aimer,
Un jour je t'aimerai peut-être !
Ainsi, tout prêt à désarmer,
Le plus rebelle prend un maître !

Tous les rêves que j'ai rêvés,
Fleurs sans tige, tissus sans trame,
Peut-être les as-tu trouvés
Tout réalisés dans ton âme !

Lorsque tu me parles j'entends
La voix de ma propre jeunesse !
Il me semble qu'à tes accents
Ma vie à moi-même renaisse !

Je me surprends, sans y songer,
À revoir mille choses mortes ;
Et j'écoute dans l'air léger
Mes vieux chants que tu me rapportes.

On dirait qu'ayant ramassé
Derrière moi mes fleurs perdues,
En un frais bouquet nuancé
Un jour tu me les as rendues !

Parle encor, parle-moi longtemps !
Le sombre présent s'évapore !
Et mon automne à ton printemps

Se revêt d'ineffable aurore !

IV.

Quand je riais, folle et joyeuse,
Pour t'empêcher de lire en moi,
Je souffrais d'une peine affreuse ;
Tout mon cœur se rouvrait pour toi !
Palpitante, ressuscitée,
Sans regarder je te voyais,
Et ton image m'est restée :
Tu ne l'as point su : je t'aimais !

V.

Nous nous sommes aimés, nous nous sommes aimés,
Nous nous en souviendrons tous deux avec délices ;
Et nous avons les bois, les coteaux parfumés
Et la grande mer pour complices !

C'était, au bruit des flots murmurants à nos pieds,
La vision du ciel dans l'enfer de la vie ;
Nos yeux se sont versé leurs secrets tout entiers,
Ce fut une ivresse inouïe !

Oh ! qui donc a pu dire en blasphémant un jour
Que le rêve idéal n'était point de ce monde ?
Nous avons fait ensemble un doux songe d'amour
Ensemble sous la lune blonde !

Ô l'exquise maison dans le nid enchanté !
Des fleurs partout, partout la brise magnétique :
Un castel de poète en poète habité,
Et puis l'océan Atlantique !

J'ai dû partir, j'ai dû rentrer dans le réel ;
Mais j'ai derrière moi sur la vague et la brise,
J'ai laissé sur les fleurs comme sur un autel
Mon cœur dans la maison exquise !

VI.

Je ne rêve pas l'impossible !
Aime-moi tant qu'il se pourra !
Je sais que par dose insensible

L'indifférence te viendra !

Tu ne le croiras pas toi-même,
Tu te révoltes d'y songer ;
Et, courroucé de mon blasphème,
Tu m'accuses de t'outrager !

Ton âme en ce moment éprise
Porte en soi-même l'infini,
Et tu ne veux pas qu'on te dise
Combien tant d'autres ont failli.

Pénétré de ta certitude,
Illuminé de ta clarté,
Le simple mot de lassitude
Te semble de l'impiété !

Et tandis que les heures passent
À te défendre pied à pied,
Déjà d'autres amours remplacent
Notre bientôt vieille amitié !

Cette défaillance inouïe,
C'est là, qu'on se révolte ou non,
La triste marque de la vie,
L'enseigne où l'homme lit son nom !

VII.

Ce fut une indicible ivresse,
J'en tressaille encore aujourd'hui !
En le voyant je dis : *C'est lui !*
Et mon cœur le suivit en laisse :
Ce fut une indicible ivresse !

Ce fut une horrible détresse,
Sans frémir je n'y puis songer !
Il passa comme un étranger
Indifférent à ma tendresse :
Ce fut une horrible détresse !

VIII.

Je ne te disputerai pas
Ce cœur tout pétri d'imposture ;
Tu peux le garder, je le jure,

Pour toi tout entier, si tu l'as !

Ce cœur faux que je t'abandonne
Te fera connaître à ton tour
Ce qu'il appelle son amour :
Un supplice dont je frissonne !

Tu douteras, tu trembleras,
Tu seras craintive et jalouse ;
Et sous le vain titre d'épouse
Quel martyr tu souffriras !

Bergère, chanteuse ou duchesse,
Toute femme qui passera
Devant ses yeux, il la suivra,
La fascinant de sa tendresse !

Et, confusion sans égale !
À présent que je n'aime plus
Et que ton règne a le dessus,
Je suis peut-être ta rivale !

IX.

Dans mon effarement extrême,
Mon éternelle anxiété,
Sais-tu, comme faveur suprême,
Ce que longtemps j'ai souhaité ?

Ivre de rêve, endolorie,
Fascinée en mon seul amour,
Ce n'était pas d'être guérie :
J'aimais mon mal, et sans retour !

Mais, comme trêve intérieure,
Comme semblant de calme en moi,
C'était de rester un quart d'heure,
Un moment, sans penser à toi !

X.

J'avais, pour ta chère présence
Si souhaitée, hélas ! toujours,
Malgré l'impitoyable absence
Dont tu mets en deuil tous mes jours ;
J'avais, pour cette bienvenue

Tant promise, tant attendue,
Des plus belles roses de mai
Fleuri ton coin accoutumé.
Ô les jeunes, les vives roses,
Chacune avec leur frais bouton,
Qu'hier, dès l'aube, à peine écloses,
J'assemblai pour t'en faire don !
Ma chambre en est toute embaumée...
Ainsi l'âme qui chante en moi
De son doux amour parfumée
Comptait s'effeuiller devant toi,
Souriante, heureuse, enflammée !

XI.

Ce qui m'a semblé doux vous a donc semblé rude ?
Où j'ai mis tout mon cœur vous n'aviez donc rien mis ?
Attiédi tout de suite et pris de lassitude,
Vous êtes retourné vers vos anciens amis.
Nous n'avons cheminé que peu de pas ensemble,
Les clartés de mon rêve ont fatigué vos yeux,
Et, laissant retomber les fleurs que je rassemble,
Je vais seule où longtemps nous pouvions aller deux !

Ô mes étoiles d'or qui vous suiviez sans nombre,
Il faut donc vous éteindre en mon désert plus sombre !

XII.

Oh ! oui, j'aurais payé de dix ans de ma vie
Ce que je n'osais plus rêver :
Ma main un seul moment à sa main réunie,
Le bonheur de nous retrouver !

Il se peut qu'à présent le sort inexorable
Nous sépare encore à jamais !
Mon âme t'a versé son secret ineffable :
Je t'ai dit combien je t'aimais !

Oui, j'ai pu te le dire à la fin à toi-même
Tout haut et d'un cœur éperdu :
Je t'ai toujours aimé, je t'aime et puis je t'aime !
L'as-tu compris ? le savais-tu ?

Tu ne répondais rien, tu n'avais rien à dire ;
Jamais tu ne me répondras !

Est-il donc toujours vrai que l'amour qu'on inspire,
Hélas ! on ne le ressent pas !

XIII.

Comme une sombre histoire encor douce et chérie
Laisse nos deux noms sommeiller !
Du mal d'avoir aimé je ne suis point guérie :
Je ne veux point me réveiller !

Prends garde à ton regard qui peut rouvrir ma peine :
Je veux t'oublier, si je puis !
Mais pour que cet oubli difficile me vienne,
Oh ! fuis-moi comme je te fuis !

Ne nous revoyons pas ! Au son d'une parole
Le passé peut se ranimer !
J'ai peur de moi, j'ai peur que ma fierté s'envole :
Je t'aime, et ne veux plus t'aimer !

Ne la rattache pas, puisque tu l'as brisée,
Notre chaîne aux anneaux d'amour !
Je ne veux plus souffrir, j'ai ma force épuisée :
Je souffrirais de ton retour !

Je te craindrais encor ; je suis toujours en armes
Contre le souvenir vainqueur !
Tu peux tout contre moi qui n'ai plus que mes larmes :
Ne t'amuse plus de mon cœur !

Pour toi, pour un rayon de sourire infidèle,
Pour te venir quand tu dis : Viens !
Je braverais la mort, car ta puissance est telle
Que je te fuis et t'appartiens !

Plus de ces jeux, va-t'en ! Que notre adieu subsiste !
Tu ne peux m'aimer, laisse-moi !
Sans rien recommencer de notre passé triste,
Je veux me souvenir de toi !

XIV.

C'était dans la saison des roses,
Avril éblouissait ton cœur ;
Le ciel répandait sa couleur
Sur tes ailes fraîches écloses :

C'était dans la saison des roses !

Ton âme était ivre d'aimer !
Plus belle que les plus beaux rêves,
Ta vie aux débordantes sèves,
Toute neuve allait s'enflammer :
Ton âme était ivre d'aimer !

Moi, c'était ma saison d'automne ;
L'âpre bise sifflait toujours ;
Et rapides tombaient mes jours
Comme la feuille tourbillonne :
Moi, c'était ma saison d'automne !

Ma gerbe était faite ici-bas,
Ma route presque terminée ;
Et lasse au bout de ma journée
J'allais et ne t'écoutais pas :
Ma gerbe était faite ici-bas !

J'avais eu ma récolte pleine,
Ce qu'à son pâle genre humain
Dieu jette le long du chemin :
Peu de joie et beaucoup de peine !
J'avais eu ma récolte pleine !

XV.

Non ! tu n'as pas fini d'aimer,
Ton âme est encor toute verte :
Un mot suffit pour rallumer
La flamme seulement couverte.

Non ! tu n'as pas fini d'aimer,
Ta chanson d'avril dure encore :
Ta jeune voix sait ranimer
Nos douces visions d'aurore !

Non ! tu n'as pas fini d'aimer !
Les songes d'or que tu parsèmes
N'ont pu dans toi se refermer :
Ils t'enivrent, toujours les mêmes !

Tu n'auras pas fini d'aimer
Tant que tes yeux, pleins d'étincelles,
Pourront sourire ou s'alarmer
Et que ton rêve aura des ailes !

XVI.

Au bruit de la mer et le long des brumes,
J'ai porté bien lourd mon chagrin dernier ;
Et les flots houleux aux blanches écumes
Ont roulé ma plainte avec leur gravier.

Au bruit de la mer, sur le bord des grèves,
J'ai suivi le vol des oiseaux pêcheurs ;
Et les goélands au pays des rêves
Ont sur leur grande aile emporté mes pleurs.

Au bruit de la mer, quand passait la brise
Sur le rayon pur d'un matin de mai,
J'ai dit à mon cœur, qui toujours se brise :
Sois enfin dompté ! sois enfin calmé !

Au bruit de la mer, quand le vent d'automne
Tord comme un roseau les mâts en péril,
Et qu'à travers cieux la foudre au loin tonne,
J'ai dit : Tout est bien ! Paix ! Ainsi soit-il !

Et la mer sereine et la mer sévère
M'ont dit : Il faut bien à Dieu laisser faire !
Le voyage est prompt, le supplice est court :
Souffrir et mourir ne sont que d'un jour !

XVII.

Oui, je me souviendrai, je me souviendrai trop !
Je m'appuie et je reste où tu glisses et passes !
Je me rappellerai jusqu'à ton moindre mot,
Et ma vieille douleur se rouvre aux mêmes places !

J'emporte ton regard qui m'a brûlé les yeux,
Où j'ai cru voir passer le songe qui me pèse ;
Et quand tu seras loin, bien loin, bien oublieux,
Je devrai m'écraser le cœur pour qu'il se taise !

XVIII.

Tu pouvais à ton gré lui faire joie ou peine,
Ma destinée alla prompte où tu l'appelais :
Tu pouvais obtenir d'une âme plus que tienne

Tout ce que tu voulais !

Tu n'as pas hésité ! Semblable au vent d'orage
Tu m'as toute brisée en me prenant la main,
Et, content de toi-même, et fier de ton courage
Au début du chemin,

Fier de pouvoir sonder l'abîme de mes larmes,
Fier dans ton rude orgueil d'avoir pu mesurer
Par la brèche d'un cœur transpercé sous tes armes
Ce qu'il peut endurer ;

Glorieux de ta force, heureux de ta puissance,
Tu t'es remis en marche, allègre et sans remord !
Et moi, ma plus terrible et cruelle souffrance
Est de t'aimer encor !

XIX.

Es-tu bien sûr que tu ne m'aimes pas ?
Es-tu bien sûr de ton indifférence ?
Es-tu bien sûr, quand tu viens ou t'en vas,
De n'éprouver nulle ressouvenance ?
Es-tu bien sûr que tu ne m'aimes pas ?

Es-tu bien sûr du sommeil de ton âme ?
Es-tu bien sûr, si je te tends la main,
De n'y rêver nulle étreinte de femme,
D'être aujourd'hui comme hier ou demain ?
Es-tu bien sûr du sommeil de ton âme ?

Es-tu bien sûr de ne rien regretter
Du songe ardent qui remplissait ta vie,
D'avoir assez du peu qui doit rester
Lorsqu'une telle allégresse est partie ?
Es-tu bien sûr de ne rien regretter ?

Es-tu bien sûr de m'avoir oubliée ?
Es-tu bien sûr que tu m'es étranger,
Que nul recoin de peine repliée
N'abrite un nom difficile à changer ?
Es-tu bien sûr de m'avoir oubliée ?

Es-tu bien sûr que tu ne m'aimes plus
Et que ma voix ne trouble plus la tienne,
Que nos regards l'un dans l'autre éperdus

Ont séparé leur double flamme ancienne ?
Es-tu bien sûr que tu ne m'aimes plus ?

XX.

Lorsque ma douleur obstinée
Frappe l'image enracinée
Qui s'allonge toujours en moi,
C'est un étrange phénomène :
L'ardente secousse ramène
Autant de douceur que d'effroi.

C'est que les heures éternelles
Toutes me redisant cruelles :
Jamais ! il ne t'aima jamais !
N'ont pu recouvrir l'heure unique
Où tu m'as dit ce mot magique,
Hélas ! hélas ! que tu m'aimais !

XXI.

J'aime mieux ne pas nous revoir,
J'aime mieux l'absence éternelle !
Ce froid bonjour, ce froid bonsoir
Sont une feinte trop cruelle :
J'aime mieux ne pas nous revoir,
J'aime mieux l'absence éternelle !

Je veux bien faire mon devoir,
Mais faut-il que ce soit possible !
J'aime mieux ne pas nous revoir.
Je veux bien paraître insensible,
Je veux bien faire mon devoir,
Mais faut-il que ce soit possible !

J'aime mieux ne pas nous revoir,
J'aime mieux l'absence éternelle !
Gravement causer et s'asseoir,
Quelle ironique ritournelle !
J'aime mieux ne pas nous revoir,
J'aime mieux l'absence éternelle !

XXII.

Non ! je ne le peux pas ! tu vois bien que j'expire

Et que je ne peux plus supporter ce martyre,
Et que ce dur regret que rien n'adoucirait,
Que ce sombre silence à la fin me tuera !

Non ! je ne le peux pas ! j'ai beau m'étouffer l'âme,
Ma blessure est de feu, mes larmes sont de flamme ;
À travers l'agonie où se perd tout mon sang,
Mon cœur est un foyer sans cesse incandescent.

Non ! je ne le peux pas ! quand il vient là j'écoute
Au bruit des battements de mon sein en déroute,
Non ce qu'il ne dit plus, mais ce qu'il me disait
Quand, hormis notre amour, tout en nous se taisait !

Non ! je ne le peux pas ! Sa rude indifférence
N'a pu forcer la mienne et changer ma souffrance.
J'aime encore et toujours ! mes soins sont superflus !
Je ne peux pas le voir ! non ! je ne le peux plus !

XXIII.

REPRÉSAILLES.

Que viens-tu demander ? je ne te connais pas !
Que parles-tu d'un temps que ton rêve regrette ?
Nous ne sommes plus rien l'un à l'autre ici-bas :
Ton cœur m'a rejetée, et mon cœur te rejette !

Qu'oses-tu rappeler d'un outrage accompli ?
À ma hauteur d'amour tu ne pouvais atteindre ;
Le pardon est venu... peut-être ! non l'oubli :
Je ne te connais pas : tu n'as plus rien à craindre !

Dédaignée et roulée au gouffre en pleine mer,
Mon âme t'apparaît avec l'ancien prestige ;
Le bonheur méprisé t'est redevenu cher ;
Je ne te connais pas, ce n'est plus moi, te dis-je !

Reste au sein des plaisirs que tu m'as préférés !
Une chaîne d'or pur pèse à ta main légère ;
J'ai repris mes trésors et je les ai murés :
Je ne te connais pas : étranger, en arrière !

XXIV.

Pourquoi plus aujourd'hui qu'hier

Rêver un retour impossible ?
Blessé d'un souvenir trop cher
Le cœur est donc incorrigible ?

Pourquoi plus aujourd'hui qu'hier ?
L'amour ne veut pas qu'on l'attire :
Né rebelle, farouche et fier,
Dès qu'on l'invite il se retire.

Pourquoi plus aujourd'hui qu'hier
Espérer contre toute attente ?
L'expérience au fruit amer
Hélas ! est donc bien impuissante !

Jamais plus aujourd'hui qu'hier
Ne répond l'âme une fois sourde !
Faut-il du moins dans cet enfer
Secouer l'attente si lourde !

Recommencer à se tromper
Chaque jour, à chaque seconde,
Oh ! n'est-ce pas anticiper
Sur les peines de l'autre monde !

XXV.

Va, vole encor de femme en femme !
Je crains peu l'infidélité,
Tu ne trouveras pas mon âme,
Si tu trouves plus de beauté.
LOUISE COLET.

Oh ! c'est une douceur d'infiniment sentir,
D'infiniment savoir dans ma peine muette
Qu'en silence, à genoux, ton faux cœur me regrette,
Que tu ne peux tuer en toi le souvenir !

J'en atteste le ciel, qui m'a donné mon âme !
Dans notre monde éteint tu n'as pu rencontrer,
Non ! tu n'as pu deux fois trouver pour t'adorer
Le même noble amour avec la même flamme !

Le drame dont je meurs fut ta joie ici-bas,
Ton idylle immortelle, une hymne triomphale ;
Ce fut ton pur soleil, une fête idéale,
Tu n'as rien pu saisir de semblable où tu vas !

Souvent ta songerie au vol insatiable,
Alourdie et confuse au réveil de tes nuits,
Mesure en soulevant le poids de tes ennuis
L'envergure à pleins cieux de ce rêve ineffable !

La vision du choix que tu fis sans retour,
Arrachant une fleur pour ramasser des pierres,
Remplit de pleurs brûlants tes coupables paupières,
Tu vois l'étrange abîme où tu croulas un jour !

Les terrestres plaisirs dont tu fais ta pâture
Consternent ton esprit, désespèrent ton cœur ;
Pour cette ardente faim divine du bonheur
Combien il te fallait une autre nourriture !

Je ne fais nul retour de mon cœur vers le tien,
Nul vœu que ma pensée envoie à ta pensée !
Toute parole humaine entre nous est passée :
Tu ne répondras pas : je ne te dis plus rien !

XXVI.

Oh non ! tu n'en étais pas digne !
Ce trop haut amour t'alarmait,
Cette délicatesse insigne,
Ce doux dévouement te gênait.

À vos heures de fantaisie,
Cœurs de caprice éteints bientôt,
Ce n'est pas cette poésie
D'une âme aimante qu'il vous faut !

Il vous faut la rencontre folle
De l'aventure et du hasard,
Où n'entre pas la moindre obole
Du moindre amour d'aucune part !

Qu'importent les cœurs que tu brises ?
Insensés, ces cœurs-là, dis-tu !
S'ils se plaignent, tu les méprises :
L'indifférence est ta vertu.

Pourtant, il faut bien que tu saches,
Toi qui poursuis comme un chasseur
La beauté, ses promptes attaches,
Et la fragilité, sa sœur !

Toi, dis-je, dont les yeux d'artiste,
Épris du charme, vont trouver
En quelque désert qu'elle existe
La fleur du beau qui fait rêver !

Il faut bien t'apprendre, infidèle,
Qu'aucune sirène ici-bas
N'est belle comme est noble et belle
Cette âme dont tu te jouas !

XXVII.

J'ai rêvé que j'étais jeune, belle, adorée,
J'ai rêvé que l'amour me servait à genoux,
Et de tant de bonheur entourée, enivrée,
J'aimais quelqu'un d'amour moi-même, et c'était vous !

C'était vous ! et jamais vous ne saurez mon rêve !
Je ne vis plus : j'assiste aux choses d'ici-bas !
Je ne suis plus en mer ! ma barque est sur la grève !
La tempête et les flots ne la reprendront pas !

XXVIII.

Je t'écris un mot : tu n'en liras rien !
Ce mot refoulé m'incendiait l'âme !
C'est pour mon cœur seul et non pour le tien
Que je laisse enfin éclater la flamme !

Ce papier brûlant restera fermé,
Lettre sans adresse et jamais ouverte !
L'aveu qui l'emplit ne t'a point nommé,
Tu ne sauras pas ma peine soufferte !

Je ne te dis pas, je ne dis qu'à moi
Que l'effort est vain, que la lutte est vaine,
Que plus je te fuis, plus je pense à toi,
Que mon cœur est tien, que ma vie est tienne !

Je ne dis qu'à moi, je ne te dis pas
Mes duels sanglants seuls avec moi-même,
Et que le plus clair de ces grands combats
C'est que, plus encor, je t'aime et je t'aime !

C'est que le silence entre nous jeté,
Abîme d'oubli qu'a voulu le monde,

Ce silence-là, si vite accepté,
Rend la déchirure encor plus profonde !

Et que des sanglots étouffés le jour
Sous un masque fier de gaîté cruelle,
Déchaînés la nuit sont comme un glas sourd
Qui devrait troubler ton rêve infidèle !

XXIX.

Je veux d'amour être enflammée,
Sembler de glace, être de feu,
Souffrir d'aimer sans être aimée,
Sans qu'il m'échappe un seul aveu !
Non ! je n'abdique point les songes !
Ô ma jeunesse, il n'est point temps !
Mais, ô dieu des cruels mensonges !
La bataille reste en dedans !

XXX.

Oui, j'aimerai peut-être et d'un amour profond !
Oui, des yeux scintillants, pleins de songe et de flamme,
Pourront brûler mes yeux, sachant bien ce qu'ils font ;
Mais je ne dirai plus ce que j'ai dans mon âme !

Oui, j'aimerai peut-être et d'amour absolu,
De tout mon entier cœur non usé par la vie !
Mais le silence est là, tel que je l'ai voulu ;
Et ce n'est pas d'hier que je me sacrifie !

Oui, j'aimerai peut-être, oui, j'aimerai toujours,
Car mon rêve éternel n'a rien qui le repose !
En vain résonne l'heure, en vain passent les jours,
C'est toujours – pour souffrir – toujours la même chose !

Mais pour l'étroit repos des âmes sans chaleur
Je ne donnerais pas cette vive souffrance !
Mon destin à jamais est séparé du leur ;
Et j'aime sans aveu, j'aime sans espérance !

XXXI.

Ne pouvant apaiser mon cœur toujours en flamme,
J'avais encor rêvé d'amour et cru trouver

Un esprit pour le mien, une âme pour mon âme,
Et je me disais : rien ne peut me l'enlever !

Pour tant d'amour, moi-même enfin je suis aimée !
Le charme de compter sur un cœur m'est permis ;
La rigueur de mon sort s'est enfin désarmée,
Ma vie a son soleil, mon cœur son paradis.

J'ai fini de douter et de craindre et d'attendre,
Mon regard se reflète enfin dans un regard,
Ma voix a son écho dans une autre voix tendre,
Pour croire et pour aimer il n'était pas trop tard !

Et d'un rêve enchanté, ma suprême folie,
Je retombe plus loin et plus profondément
Dans l'abîme orageux de ma mélancolie :
Cet amour me mentait, comme tout amour ment !

XXXII.

Oh ! ne pouvoir pas dire à quelqu'un : Je vous aime !
Oh ! ne pouvoir jamais s'abandonner le cœur
Et de son dévouement faisant un diadème
Poser son doux amour sur le front du vainqueur !
Oh ! ne pouvoir donner tout entière sa vie !
En un rêve divin pour un seul s'empresser,
Ne pouvoir à genoux déférente, asservie,
Lui dédier son âme, et toute s'effacer !

XXXIII.

Tout blessé de ses propres armes,
Tout brûlé de son feu rongeur,
Je l'ai trop fait, ce pauvre cœur !
Son propre pourvoyeur de larmes !

De son ardente fermeté,
De sa persistante nature,
J'ai fait trop d'intime torture,
Trop d'inflexible cruauté !

J'ai trop multiplié ses peines :
Quand les défaillances venaient,
Que les orages l'entraînaient,
Je l'ai trop garrotté de chaînes !

Pour l'empêcher de s'attendrir
Je n'exerçais jusqu'à cette heure
De sa puissance intérieure
Que la puissance de souffrir !

Lorsqu'enfin la paix semblait faite,
J'ameutais contre son repos
Tout un cortège de bourreaux,
La pâle expérience en tête !

J'ai trop durement châtié
Son irrésistible tendresse !
De sa flamme et de sa jeunesse
Je n'ai pas assez eu pitié !

À présent, cette force vive
D'un jeune cœur a fait un vieux !
Ni plus triste, ni plus heureux,
Il n'a plus rien qui lui survive !

Si réduit et si comprimé,
Oh ! pourtant ! ce que j'en veux faire,
C'est un tout petit reliquaire
Où s'enferme un nom bien-aimé !

XXXIV.

Oh ! je ne savais pas qu'il pouvait m'être doux
Après tant de jours de misère,
De me ressouvenir et de parler de vous
Comme une sœur ferait d'un frère.

Tout nous a séparés et tout nous réunit,
Ma pensée est votre pensée ;
Un sentiment de paix que rien ne définit
Vient visiter la délaissée !

Nous nous sommes aimés et nous aimons encor,
C'est là le meilleur de nous-mêmes !
Et quels que soient les coups dont nous frappe le sort,
Je t'aime, et je sais que tu m'aimes !

XXXV.

Donne-moi, que je te la serre
Ta main amie, et bien longtemps !

Cette amitié vieille et si chère
Nous refléurit, comme au printemps !

Ce soleil si pur nous ravive,
Il nous console quelque peu ;
Le seul bien qui permet qu'on vive,
C'est de s'aimer le plus qu'on peut !

Sans compter laissons sonner l'heure !
Oublions la vie et son poids !
Au doux songe qui nous effleure
Berçons-nous des chants d'autrefois !

Laissons rire la foule épaisse !
Dieu nous mit dans l'âme à tous deux
L'ineffable et sainte tendresse
Dont on peut s'aimer, même aux cieux !

XXXVI.

Nulle amour ne t'a caressée
Comme ce bleu regard si pur !
Fixe-le bien dans ta pensée
Ce pénétrant regard d'azur !

N'attende pas à sa lumière,
Laisse-toi doucement chérir :
Il est d'autres amours sur terre
Que les amours qui font souffrir.

Une main dans ta main posée,
Un sourire t'en disent plus
Qu'une période embrasée
De serments vagues et confus.

Sois heureuse, étant confiante !
Appuie enfin ton cœur si las !
Inébranlable et rassurante,
Cette amitié-là ne ment pas !

Un noble et vaillant cœur t'assiste :
De loin, de près il t'appartient.
Soucieux quand il te sait triste,
Il apparaît et te soutient !

Un rayon suprême illumine
L'automne de tes derniers jours :

Oh ! pour cette amitié divine
Qui ne donnerait mille amours !

XXXVII.

RÉPONSE.

Sais-tu bien ce que c'est que de me dire : « À vous ! »
Sais-tu qu'il est d'or pur le trésor de mon âme ?
J'ai toute ma lumière et j'ai toute ma flamme ;
Et, si grand que tu sois, tu viens à mes genoux !

Tais-toi ! C'est ton génie un instant qui t'égare !
L'amour est immortel, et ton cœur croit m'aimer.
Un rayon t'illumine et semble ranimer
Sur quelque rêve éteint un peu de cendre rare...

Tais-toi ! Je puis encore et malgré moi souffrir :
Défends-moi de t'aimer, s'il est vrai que tu m'aimes !
Les maux qui m'effrayaient seraient toujours les mêmes :
Empêche bien plutôt mon cœur de se rouvrir !

Tais-toi ! Je ne suis point de ces âmes moyennes
Qui passent d'un caprice à l'autre en un éclair :
J'ai l'amour immobile, et c'est un deuil amer !
Garde ta songerie et n'y mets point des chaînes !

Il ne faut pas qu'un jour le souvenir si beau
D'une amitié charmante à la fin rencontrée
Deviennne une douleur muette, invétérée :
Cueillons plutôt des fleurs tous deux pour un tombeau !

Laisse sans l'enfiévrer ta main avec la mienne !
Si quelque main d'ami peut me faire encor peur
Et m'apporter encor l'angoisse et le malheur,
Il ne faut pas qu'un jour cette main soit la tienne !

XXXVIII.

Aimez ! me disiez-vous (j'ai retenu cela !)
Et j'ai dit : Pourquoi faire ?
Rien ne dure ici-bas, hors le chagrin qu'on a,
Et c'est trop de misère !

Hors le chagrin qu'on a, soi-même aimant toujours,
De n'être plus aimée !

Les serments éternels d'éternelles amours
Passent comme fumée !

Tout meurt d'avoir vécu ! Toute chose n'est plus
Sitôt qu'elle commence !
Mieux vaut prendre son cœur, et, piétinant dessus,
L'écraser en silence !

XXXIX.

Toutes sans ordre elles reposent,
Ces lettres d'un lointain passé ;
Mes souvenirs y vont, mais n'osent
Respirer l'amour effacé.

Les feuilles gisent emmêlées,
Les fleurs mortes ne bougent plus :
Le cœur qui les a rassemblées
A peur de se poser dessus.

Ces débris dont l'âme est jonchée
Ont perdu leur jeune couleur ;
Mais l'indestructible douleur,
Larme vive, y reste attachée !

XL.

Oh ! ces chers souvenirs, poussière du passé,
Comme ils ont conservé l'empreinte de nos âmes !
N'y touchez pas, tenez-vous loin : ce sont des flammes !
Rien de ce qui vécut ne peut être effacé.

Le cœur est immortel, la peine est immortelle,
Tout au plus obtient-on le silence et l'effort.
Qui parle de néant ? qui donc parle de mort ?
Cette paix de l'oubli, dites, où donc est-elle ?

Quand l'ange du trépas quelque part a passé,
Reprenant pour le ciel un enfant de la terre,
On marche doucement près du lit funéraire,
Autour de qui se tait tous les bruits ont cessé.

Cette peur de marcher, de respirer, de vivre,
Ce respect solennel près de qui n'entend plus,
Ce soin de s'empêcher des sanglots éperdus,
Et même pour prier de feuilleter un livre ;

Ce recueillement-là qu'exhale le cercueil,
Tous nous le retrouvons pieusement austère,
Quand nous osons rouvrir la chambre mortuaire
Où dort notre passé d'inexprimable deuil

Un jour pareil viendra, lointain, prochain peut-être,
Où notre bruit de vie aussi se sera clos ;
Près de notre silence et de notre repos
Des ombres passeront tristes pour disparaître ;

Et dans un vieux tiroir quelque sachet jauni,
Quelque débris de fleur, quelque lettre pliée,
Évoquant tout à coup une larme oubliée,
Redira notre nom perdu dans l'infini !

XLI.

Je ne les avais pas relues !
Au fond de boîtes vermoulues
Elles gisaient toutes sans voix,
Mes vieilles lettres d'autrefois !

Sous leurs enveloppes scellées
Elles gisaient toutes mêlées,
Exhalant de leurs plis nombreux
Je ne sais quoi de douloureux !

Ainsi qu'on laisse dans leurs bières
Les mortes même les plus chères,
J'avais cloué, j'avais laissé
Ces vieilles mortes du passé !

Seuls mes souvenirs trop fidèles
Sans les ouvrir erraient près d'elles,
Ranimaient leurs feuillets pâlis,
Eux-mêmes morts ensevelis !

Sombres mémoires toujours vertes !
Ô pourquoi les avoir rouvertes,
Et d'une main qui défaillait
Avoir lu feuillet par feuillet ?

J'avais, à force de courage,
Tellement tué son image
Et cru si bien accoutumer
Ma pensée à ne plus l'aimer !

Peine folle ! ma vie entière
Était là dans cette poussière,
Habitant ce fatal trésor :
Mon cœur est bien malade encor !

XLII.

S'il pouvait battre encor d'amour et de folie,
S'il pouvait un moment encor recommencer
Ce duel douloureux où l'âme s'humilie
Sans pouvoir rien garder, hélas ! ni rien fixer !

Je prendrais ce vieux cœur incurable et stupide,
Par un poison subtil et prompt je le tuerais !
Le supplice d'aimer est un tel suicide
Que, ne pouvant guérir mon mal, j'abrégerais !

Il fut un temps peut-être où ma jeune souffrance
S'excusait d'elle-même et se poétisait
Du doux rayonnement des beaux songes d'enfance,
Prisme flottant où l'âme à plein vol se posait !

Mais ce temps-là n'est plus : la douleur m'a mûrie !
Et la même souffrance avec une autre voix
Aurait d'un bouquet mort l'apparence flétrie :
Du même amour blessé ne souffrons pas deux fois !

XLIII.

Ô mon divin amour, fleur belle entre les belles,
Rêve demeuré rêve, ô secret sans aveux,
Reste comme un bouquet de jeunes immortelles,
Reste sur mon sein douloureux !

Quand l'âpre désespoir à l'ardente agonie
Mord jusqu'au sang mon cœur et le fait défaillir,
Passe comme une brise, oh ! sois mon bon génie,
Doux parfum de mon souvenir !

Sois ma fleur du désert au matin respirée !
Dans mes brûlants sentiers sois l'ombre et la fraîcheur ;
En plein déchirement sois ma fête ignorée,
Ô relique de mon bonheur !

J'ai connu le printemps, moi dont l'âme est éteinte !

Où croissent les soucis les lis montaient jadis.
Mais les songes sacrés dont j'ai gardé l'empreinte,
Je ne les ai jamais redits !

Il est dans le passé des heures lumineuses,
Ciel d'avril éclatant à qui rien n'est pareil :
Inondez de rayons, heures mystérieuses,
Mon cœur sans joie et sans soleil !

XLIV.

Rien ne peut m'empêcher mon rêve :
Ce champ de folie est le mien !
L'amour que j'y perds est mon bien,
Je n'ai point peur qu'on me l'enlève !

Ce rêve où je m'enfermerai
Sera ma dernière demeure ;
Jusqu'à ce qu'à la fin j'en meure,
Désespérément j'en vivrai !

Oh ! que de fleurs pouvaient éclore,
Dans ce vide où mon cœur s'étend !
Sous les sanglots que l'on entend,
Oh ! combien de chansons encore !

XIV.

J'ai fait un long voyage au pays de souffrance.
Oh ! sur combien de rocs s'est déchiré mon cœur !
Quel songe et quel supplice avant la délivrance !
Quel dur pèlerinage à travers la douleur !

Ce dur pays de glace à la fois et de flamme,
C'est l'enfer ici-bas que l'on appelle amour ;
Dieu connaît son dessein pour y plonger notre âme,
Nous couvrir de tant d'ombre avant d'atteindre au jour !

Obstinée à l'effort, infatigable et fière,
Mépris après mépris, sanglots après sanglots,
J'ai traversé l'abîme et gagné la lumière :
La tempête est vaincue et le voyage est clos.

XLVI.

Elle est belle, laisse-la pure.
A. DE MUSSET.

Écoutez le poète, écoutez le poète !
Oh ! sur quelque beau front si l'âme se reflète
Et l'innocence, fleur des cieux !
N'apprenez pas la vie à l'ange qui l'ignore :
N'approchez pas, fuyez, vous tous qu'elle dévore !
Cachez la flamme de vos yeux !

N'approchez pas, vous tous qui n'avez plus de rêves,
Esprits désabusés, esprits pareils aux glaives,
Brillants tentateurs d'ici-bas !
Ne venez pas troubler la calme créature :
Elle est belle, pitié ! passez ! laissez-la pure ;
Tuez-la, mais ne l'aimez pas !

XLVII.

À UNE FIANCÉE.

Donne-lui tout ton cœur, ton âme tout entière,
Car la montée est rude et la route est sévère ;
Pour qu'il puisse affronter les sommets orageux
Sois son guide fidèle et son bras courageux.

Ô toi son pur amour, ô toi sa fiancée,
Sois la perle divine en sa vie enchâssée,
Sois l'amie éternelle, inflexible au devoir,
Et toute radieuse et ravissante à voir.

C'est dans ton clair regard qu'il a rêvé des anges,
Garde-toi qu'un moment, un seul moment tu changes !
L'ardente Charité, l'Espérance et la Foi,
Tout ce qui vient du ciel il l'a reçu de toi.

Aime ! et qu'il soit heureux ! et que tu sois heureuse !
Aime ! Dieu verse à flots de sa main généreuse
Sur le long avenir de vos jeunes amours
L'espoir pour aujourd'hui, le bonheur pour toujours !

XLVIII.

Prends le bonheur présent ! ne le mutile pas
En pressant d'avance une peine inconnue ;
Cette vague terreur déjà le diminue :

Ne morcelle jamais le bonheur, si tu l'as !

Parce que l'hiver vient avec toutes ses neiges,
Ses longues nuits sans lune et ses jours sans soleil,
Renieras-tu l'été triomphant et vermeil,
Avec toutes ses fleurs divines pour cortège ?

La rose que demain la bise flétrira,
Mais qui s'ouvre aujourd'hui si fière et si brillante,
Aura-t-elle donc moins été rose et charmante
Parce que son parfum d'un jour s'envolera ?

Ainsi du cœur humain, terre aussi remuée !
Son soleil est d'une heure et son printemps d'un jour ;
Mais sa rose rapide était la fleur d'amour
Dont s'embaume la vie ailleurs distribuée !

XLIX.

Ne les écoute pas, ces chagrins moralistes,
Ô toi la plus rêveuse et douce des enfants !
Tous les cœurs ne sont pas désespérément tristes
Au pays des vivants !

Dieu mit dans l'âme humaine un tel trésor de joie,
Un tel flot de tendresse impossible à tarir,
Que le soleil existe, et qu'il faut qu'on y croie,
Dût le ciel s'assombrir !

Laisse tes fleurs pousser : toutes ! quoi que l'on dise !
Laisse tes yeux briller du rêve intérieur !
Dieu qui permet l'espoir un jour le réalise
Et donne le bonheur !

L.

À UNE JEUNE MARIÉE.

Ce n'est pas un sermon, non, mon enfant chérie,
C'est un doux entretien, c'est une causerie,
C'est avec un baiser bien tendre sur ton front,
Mon souhait de bonheur que tous te rediront ;
De bonheur, je répète : oui, de bonheur ! j'insiste ;
Le bonheur est possible et le bonheur existe.
Tu le savais déjà, tu le sauras bien mieux
Lorsqu'en dehors de toi tu jetteras les yeux.

Demain (*grave demain !*) demain, tu te maries ;
L'église et la maison toutes deux sont fleuries ;
Le ciel (Dieu lui fait signe !) apprête son azur.
Jamais plus pur regard ne vint d'un cœur plus pur,
D'une âme plus naïve, éblouie et charmée,
Ni plus fière d'aimer autant qu'elle est aimée.
Bien d'autres cœurs blessés, amèrement railleurs,
À travers ton ciel bleu te prédiront des pleurs.
Bien d'autres, meurtriers de toute joie humaine,
Diront avec dédain : À quoi tout cela mène ?
Toi, mon enfant d'amour, ne les écoute pas,
Ta jeunesse est vaillante, et ces vieux cœurs sont las.
Garde-toi de douter de tous et de toi-même :
Crois de toute ton âme, aime, enfant, comme on t'aime !

LI.

RÊVERIE.

Je mets un nom tout un soir sur mon rêve ;
Et celui-là que j'aime tout un soir,
À qui je parle indifférente et brève,
Et dont les yeux me regardent sans voir,
Il ne sait pas, celui-là ! que je l'aime !
Et tout un soir se poursuit mon poème !

L'orchestre joue et j'ai l'air d'écouter !
Après de moi sa voix est sourde et basse ;
Je lui réponds, et je feins d'assister
Très-attentive à tout ce qui se passe.
Si d'aventure il effleure ma main,
Elle est inerte, il ne devine rien.

Chanson d'amour, ô musique éternelle,
Je garde en moi ton mystère infini.
Si tout un soir mon rêve ouvre son aile,
Aucun profane, aucun ne l'a terni.
Et tout un soir se poursuit mon poème :
Celui que j'aime ignore que je l'aime !

LII.

AU CONCERT.

Oh ! comme elle a pleuré, nul ne voyant ses larmes !
Tant de bonheur possible en désespoir changé !

Jetant loin un moment ses inutiles armes,
Oh ! comme à pleins sanglots son cœur s'est déchargé !

Ô l'éternel regret, ô l'angoisse éternelle !
On trompe tout le monde et, survient un vieil air,
L'âme laisse échapper ce qui déborde en elle :
C'est une explosion de feu dans un éclair !

Oh ! comme elle a pleuré ! N'en dites rien, silence !
Gardez bien, solitude ! ô brise, gardez bien
Ce réveil de douleur, cet éclat de souffrance !
Que nul écho n'en parle, et qu'il n'en reste rien !

LIII.

S'il est une douleur cuisante,
Une inexprimable douleur,
Toujours vive et toujours présente,
Qui ronge et ruine le cœur ;

C'est, ayant dû se briser l'âme
Inexorablement un jour,
D'en avoir étouffé la flamme,
D'en avoir expulsé l'amour.

C'est pour soi tout d'abord qu'on aime,
Qu'on rêve avec enivrement,
Et l'on est bien triste soi-même
Quand on s'éveille brusquement.

Oui, quand les songes qu'on adore
Tout à coup du cœur sont exclus,
On est plus malheureux encore
Que les ingrats qu'on n'aime plus !

LIV.

Oh ! si j'allais pleurer ! si j'allais défaillante
Perdre le fruit amer que j'ai cru savourer
De tant de lutte armée et de paix vigilante ;
Oh ! si tout mon courage allait encor sombrer,
Oh ! si j'allais pleurer !

Oh ! si j'allais pleurer ! Si quelque voix émue,
Si l'éclair d'un regard que je puis rencontrer
Allaient rouvrir la tombe où plus rien ne remue,

Et tout faire apparaître et tout faire vibrer,
Oh ! si j'allais pleurer !

Oh ! si j'allais pleurer ! Je tremble d'épouvante !
J'ai peur de mon visage et peur de me montrer !
J'ai peur sous mon linceul d'être encor trop vivante !
L'appareil de douleur n'a qu'à se déchirer...
Oh ! si j'allais pleurer !

LV.

Dieu, donne à mon esprit lumière et vérité !
Donne à mon vaillant cœur puissance et volonté !
Pour que ma vie enfin monte à toi sans entraves,
Accorde-moi le pain des forts, le vin des braves !
Défais-moi de la plainte inutile du sort.
Sachant subir mes jours et saluer la mort,
Fais que rien ne décèle en moi l'âme offensée !
Je veux porter très haut ma sereine pensée.
Rien ne trahira plus mon trouble intérieur :
Mon esprit se dévêt des ombres de mon cœur.

LVI.

Ce qu'il faut que ton cœur obtienne,
Le voulant énergiquement,
C'est, ayant étouffé ta peine,
D'être calme immuablement.

La véritable indifférence
N'a pas de ces éclats fiévreux ;
Ta gaîté de grosse apparence
Ne prouve qu'un désastre affreux.

Nul ne se trompe à cette joie :
Qui rit trop haut pleure tout bas.
Oh ! si tu veux que l'on te croie
Ne pleure plus, mais ne ris pas !

Cet emportement est faiblesse,
Le triomphe certain est fort,
Et, victorieux, il ne laisse
Rien remuer, non plus qu'un mort !

Oh ! que ce bienfait de la terre,
Que l'oubli, ce réel vainqueur,

Te vienne enfin et fasse taire
Avec sérénité ton cœur !

LVII.

De peur que le Temps intrépide,
Malgré sa grande aile rapide,
Ne vînt pas assez vite encor
Mettre en ruines ton trésor ;

De peur que, destructeur farouche
Que rien ne lasse, rien ne touche,
Il oubliât, le vieux Faucheur,
De faucher jusqu'au sang ton cœur !

Toi-même, plus impitoyable,
Hâtant la tâche inévitable
Et trouvant qu'il s'attardait trop,
Tu t'es fait ton propre bourreau.

Tu l'as tué, ton cœur vivace !
Oui, pour qu'il ne restât plus trace
De cette exquise fleur d'amour
Si fièrement éclore un jour ;

Tu t'es fait ton propre faussaire ;
Bien avant l'adieu nécessaire,
Tu t'es, parjurant ton bonheur,
Ajusté toi-même en plein cœur !

LVIII.

Comme si j'étais morte ! Eh bien, oui, vraiment morte !
Avec ce fier silence absolu du trépas,
Ce silence tout plein de secrets qu'on emporte,
Et que larmes, regrets, remords n'ébranlent pas !

Vraiment morte ! Eh bien oui ! toute froide et paisible,
Paisible ! entends-tu bien ? Oui, j'ai bien dit : *la paix* !
Et cœur sans battement, désormais insensible,
Rigide, indifférente et guérie à jamais !

LIX.

Non ! tu ne me briseras pas,

Douleur, ô Douleur qui m'emportes !
Et, dussé-je heurter le pas
À toutes mes amitiés mortes ;
Dussé-je en toute sa fureur,
Alors que je me crois domptée,
Sentir tout mon mal en mon cœur,
Fière, je dresserai ma tête révoltée !

Non ! tu ne me briseras pas,
Pleurant, criant, souffrant dans l'âme
Tout ce que peut souffrir, hélas !
Un cœur vibrant, un cœur de flamme ;
Avec des blessures partout,
Mourant d'un désespoir suprême,
En pleine puissance et debout,
Je marcherai vaillante, et je vivrai quand même !

LX.

Oh ! combien mille fois ai-je dit : En avant !
Me croyant librement, fièrement détachée !
En avant ! en avant ! d'un esprit triomphant,
D'une âme grande ouverte à la terre arrachée.
En avant ! en avant ! plus loin ! plus loin encor !
Plus loin que les pays de doute et de chimère,
Au delà de la vie, au delà de la mort,
Plus loin que ma souffrance ardente et ma misère !
En avant ! en avant ! au-dessus des brouillards,
En avant à plein ciel, dans l'espace immobile,
Dans la lumière calme, à l'abri des hasards,
En avant ! en avant ! d'un vol sûr et tranquille,
En avant dans l'azur et la sérénité,
En avant hors du monde et de son trouble étrange,
En avant dans la paix et dans la vérité !
Et je me réveillais d'un rêve aux ailes d'ange,
Au milieu d'épaisseurs, au choc d'un fait brutal.
Mon esprit suffoqué se débattait sans armes,
Et tout me faisait honte et tout me faisait mal :
De la nuit plein mon cœur et plein mes yeux des larmes !

LXI.

Que ne puis-je, ferme et debout,
Épuiser mon entier supplice !
Oh ! que ne puis-je en un seul coup
Boire à la fois tout mon calice !

Ces interminables douleurs
Se recommençant éternelles,
Rongent les remparts les meilleurs,
Et l'on est submergé par elles !

LXII.

Cet entier désespoir peut seul me consoler !
Ne me retenez pas : oh ! laissez-la couler,
Cette larme de ma paupière :
Ce sera la dernière !

Respectez mon silence ! oh ! n'interrompez pas
Les suprêmes adieux que j'adresse tout bas,
Cœur en dérive, âme abattue,
Au regret que je tue !

Avant de les quitter on pleure à pleins sanglots
Les morts déjà tout prêts que l'on verse aux tombeaux :
Elle est bien noire et bien affreuse,
La tombe que je creuse !

LXIII.

EVER, AND FOR EVER !

Eh bien, non ! je n'ai pu parvenir à l'éteindre !
Mon assoupissement ne dure qu'un éclair !
Quoi que je puisse dire et que je puisse feindre,
Mon cœur dissout toujours ma volonté de fer !

Étant né pour aimer, quoi qu'il veuille et qu'il fasse,
Son lot est de souffrir inexorablement ;
Et le vieil ennemi qu'un moment je terrasse,
Reparaît plus armé, plus fier, plus véhément !

Quand je m'écrie heureuse en me trompant : Victoire !
Quelque larme ignorée et brûlante surgit ;
Et, tout d'un coup, du fond de ma paix dérisoire
C'est l'orage qui gronde et le vent qui mugit !

LXIV.

Il est des jours d'angoisse où l'on voudrait poser
Sans souci des oisifs sa tête sur la pierre,

Et puis rester ainsi pantelant de misère,
Laisant les vents d'hiver sinistrement passer !
Vienne là mon heure dernière !

LXV.

Après avoir si souvent dit :
Ma souffrance est définitive,
Mon cœur tout de bon s'engourdit,
La suprême détresse arrive !

L'une après l'autre et jour par jour
Cruellement déracinées,
Ainsi s'en vont et sans retour
Nos fiertés les plus obstinées !

Il faut voir clair absolument,
Jeter au feu la comédie !
Qu'importe l'épouvantement
Que laisse après soi l'incendie !

Je n'attends plus ! Cœur dédaigné,
Mon dernier songe est en dérive !
Mais, ô mon Dieu ! qu'ai-je gagné
S'il faut encor que j'y survive !

LXVI.

Je ne puis plus marcher, Dieu vienne à mon secours !
Je ne puis plus porter, tant mes fardeaux sont lourds,
Tant ma force est lassée et presque anéantie,
Je ne puis plus porter la peine de ma vie :
Dieu vienne à mon secours ! Dieu vienne à mon secours !

Il est par les longs soirs, Dieu pardonne à mon cœur !
Quand l'ennemi de l'âme erre comme un rôdeur,
Que la nuit est bien noire et le vent bien rigide,
Il est de sombres voix qui disent : Suicide !
Dieu pardonne à mon cœur ! Dieu pardonne à mon cœur !

Si je disparaissais, Dieu prenne pitié d'eux !
De ceux qui m'ont fait mal et que j'aimais, de ceux
Qui m'ont peut-être aimée et, pouvant me sourire,
Et pouvant me sauver ne m'ont rien osé dire :
Dieu prenne pitié d'eux ! Dieu prenne pitié d'eux !

LXVII.

APPEL.

Ma sœur, mon frère, ô vous, ma mère morte,
Ayez pitié ! pour moi priez les dieux !
De ma douleur la torture est si forte
Que j'ai besoin d'un cœur qui m'aime aux cieux !
J'ai trop vécu songeuse et solitaire :
Comme mes nuits mes jours sont pleins d'effroi !
Ô vous les morts, venez-moi ! venez-moi !
Je ne peux plus vivre ainsi sur la terre !

Je poserai ma tête sur vos os,
Je n'ai point peur de vos bras de squelettes.
Peut-être enfin saurai-je le repos
Et la douceur de vos tombes muettes !
Parmi les vents balancez le beffroi,
Ô vous les morts ! Comme vous sombre et blême
Je n'ai pas pu trouver de cœur qui m'aime !
Ô vous les morts ! venez-moi ! venez-moi !

LXVIII.

Nul ne sait où je vais, nul ne s'en inquiète !
Que je sois au midi, que je voyage au nord,
Que le soleil me frappe au front ou la tempête,
Nul ne dit : « Que fait-elle ? » et ne songe à mon sort.

Je puis aller, venir, passer et disparaître,
Habiter sous le pôle, errer sous l'équateur,
Sans reproche d'ami, sans défense de maître :
Nul souvenir ne veille et n'escorte mon cœur !

Ainsi que je le veux, où je le veux, qu'importe ?
Je puis risquer ma vie, abandonner mes os ;
Vivante on m'ignorait, qui me connaîtra, morte ?
Quelque ravin, peut-être ! ou, peut-être, les flots !

LXIX.

AUX ABSENTS.

Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse !
A. DE VIGNY.

À vous que chèrement mon cœur a tant aimés,
Et qui m'avez appris tant d'amère souffrance,
À vous depuis longtemps que je n'ai plus nommés
Je dédie aujourd'hui mon seul bien : le Silence !

Il a cessé pour vous, mon éternel sanglot,
Mes yeux sont desséchés, mes peines sont muettes ;
J'ai honte de ce temps où je pleurais tout haut
Mon amour en poussière et mon âme en miettes !

Vous avez trop connu la cruelle douceur
De voir saigner l'angoisse où vous m'aviez plongée :
Ainsi le vaincu donne une fête au vainqueur !
Fière j'ai relevé ma noblesse outragée.

Plus de fièvre, de trouble et d'attente et d'affront,
Plus d'inutile et folle et vaine inquiétude !
Ma couronne d'honneur que j'ai reprise au front
Est faite de bijoux : Silence et Solitude !

Allez, continuez les choses du dehors !
Heureux, brillants, dorés, tous vos jours soient dimanches !
J'étais peu des vivants et je me sens des morts,
Close et déjà clouée entre mes quatre planches !

LXX.

Bêtes de somme
Ont leurs grelots ;
Pour grelots l'homme
A ses sanglots.

Allons, pauvre machine humaine,
Cœur en tourmente, esprit fiévreux,
Tu n'es point libre de ta chaîne,
L'abîme n'est point assez creux.
La souffrance est insatiable ;
Après avoir souffert il faut,
Mourant, épuisé, misérable,
Souffrir encore de nouveau.

Bêtes de somme
Ont leurs grelots ;
Pour grelots l'homme
A ses sanglots.

Allons ! il faut marcher quand même !
« Je ne peux plus ! — Marche toujours ! »
L'effort est notre loi suprême
Du premier au dernier des jours !
Le cœur a toujours quelque goutte
De sang tout chaud pour s'épancher ;
Le pied doit fournir à la route,
Tout le voyage il faut marcher.

Bêtes de somme
Ont leurs grelots ;
Pour grelots l'homme
A ses sanglots.

LXXI.

Oh ! ce terrible : *Pourquoi faire ?*
Renoncement suprême à tout,
Cette inexorable lumière
Qui ne laisse plus rien debout ;

Cet : *À quoi bon ?* intraduisible,
Néant de tout, dédain final,
Qui rend l'âme humaine insensible
À tout, à son bien, à son mal ;

J'y suis arrivée : ô supplice !
Je ne veux plus, je n'attends plus !
Quel que soit le fond du calice
J'accepte sans cris superflus ;

Ô tant de luttes inutiles !
Tant d'efforts sans gagner jamais !
J'ai l'esprit et le cœur tranquilles,
Indifférente désormais.

La mort, la vie, eh ! que m'importe ?
Le soleil, l'orage, eh bien, oui !
Je vais où le destin m'emporte,
Sans révolte aucune aujourd'hui.

Ce qui doit m'arriver m'arrive !
Sur la mer éternellement,
Sans aborder aucune rive
J'irai jusqu'au dernier moment.

La paix, à défaut d'autre chose !

Puisque rien ne nous mène à rien,
Subir l'effet sans voir la cause,
C'est notre lot, soit ! tout est bien.

LXXII.

PENSÉE.

J'ai beau de plus en plus savoir l'indifférence,
L'amer dédain paisible et le rapide oubli,
Toutes ces cruautés dont j'ai l'intelligence,
Dont ma lèvre a gardé le pli ;

En vain l'inévitable et meurtrier cortège
Me lapide en passant comme un but à cribler ;
Cet abîme infini d'une âme qu'on assiège
Ne peut donc jamais se combler ?

LXXIII.

J'ai laissé les méchants s'emparer de ma vie !
Deux jours entiers de peine ardente poursuivie
Ne pouvant surmonter ce fardeau de mes jours,
J'ai voulu m'y soustraire en paix et pour toujours !
L'eau m'attirait ; l'eau sombre, insondable, muette,
L'eau ne redonne rien de tout ce qu'on lui jette
Et pouvait m'emporter dedans son flot amer
Avec tout mon chagrin jusqu'au fond de la mer !
Oh ! puisqu'il a fallu sceller mon âme tendre,
Qui pourra mesurer et qui pourra comprendre
Ce que je gardais là, tout ce qu'on a tué,
Frappant de coups haineux ma fière pauvreté !
Il faut bien que je sois à bas, puisque je pleure !
Et l'on m'a fait souffrir jusqu'à ce que j'en meure !

LXXIV.

Elle est fière et sauvage et même un peu farouche.
SAINTE-BEUVE.

Oui, sauvage ! oui, fière ! oui, comme l'oiseau, libre !
Pour que ce large esprit ouvre son aile et vibre,
Il lui faut sans limite et par-delà les yeux
Le tranquille silence et l'infini des cieux !
Nul collier, fût-il d'or, autour de sa pensée !

Nul joug lui courbant l'âme avilie, oppressée !
La pauvreté : C'est bien ! La solitude : Oh ! oui !
Mais le rêve éternel en son cœur ébloui !
Et bien loin au-dessus des vanités brutales
L'exquis et pur souci des choses idéales !

LXXV.

Encore une fois renversées,
Ô mes solitaires pensées,
Rentrez dans la noire prison
Où siège la vieille raison !

Repliez votre aile trop grande,
Dussiez-vous m'étouffer le cœur !
Au ciel jaloux de cette offrande
J'offre ce meurtre intérieur.

Mais n'attendez pas que j'insulte
La divinité de mon culte :
Soldat roulé dans son drapeau,
Mon rêve sera mon tombeau !

LXXVI.

Dans la sombre chapelle ardente
Que mon cœur t'a dressée en lui,
Ô vieille peine encor grondante
Je t'ai visitée aujourd'hui !

Aujourd'hui j'ai levé la pierre
Qui recouvre mon désespoir :
Comme expérience dernière,
Ô vieux mort, j'ai voulu te voir !

J'ai recommencé ma folie !
J'ai redescendu par degré
L'abîme de mélancolie
Où, te poursuivant, j'ai sombré !

Mais ce supplice est indicible !
Avant d'être arrivée au fond
J'ai senti l'effort impossible,
L'ancien abîme trop profond !

Et toute pleine d'épouvante,

Remontant hors de moi j'ai fui
Cette sombre chapelle ardente
Que mon cœur t'a dressée en lui !

LXXVII.

C'est presque avec l'apaisement
D'un long évanouissement,
Comme d'une douleur lointaine,
Que je me souviens de ma peine...

Mon regret demeure engourdi
Au fond de mon cœur, alourdi
D'un profond sommeil insensible,
Et je rêve un oubli possible...

Et, tout obscurci de vapeurs,
Tout paralysé de torpeurs,
Mon esprit que l'angoisse accable
Croit à ce rêve invraisemblable !

LXXVIII.

LE PARDON.

Dernier acte du cœur magnanime et clément,
Ce généreux pardon qui de nos lèvres tombe,
Oh ! n'est-ce pas déjà l'immense apaisement,
Avant-coureur suprême et sacré de la tombe !

Ainsi, près de partir nous ne remportons rien !
La douceur de l'oubli nous met une auréole.
L'entier pardon nous fait à nous-mêmes du bien,
Dernier soleil couchant de l'âme qui s'envole !

Oui, j'ai tout pardonné ! j'ai jeté dans la mer
Le douloureux fardeau dont s'aggravait ma peine !
Dieu seul a pu savoir combien ce fut amer :
S'il a quelque pitié, qu'à présent il me prenne !

LXXIX.

Je ne souris point de ma rêverie,
Elle m'a coûté des pleurs trop amers !
Je n'en gémis point : je l'ai trop chérie,

Et mes souvenirs me sont bien trop chers !
La vie à toute heure est ainsi mêlée
De regrets qu'on aime et craint tour à tour :
Et des maux soufferts pour un noble amour
L'âme ne veut point être consolée !

LXXX.

Oh ! non ! puisque tu vis encore,
Puisque ce don fatal d'être du genre humain,
De voir, de respirer, du couchant à l'aurore,
Et de l'aurore au soir : jour, nuit et lendemain ;
Puisque cette faveur si douloureuse est tienne,
– Quel que soit ton peu d'ans peut-être à préserver, –
Que ta mort soit bien loin ou que vite elle vienne,
Tu n'as pas fini de rêver !

Oh ! non ! puisque tu vis encore,
Puisque ce don fatal d'être du genre humain,
D'errer, de se tromper, foyer qui se dévore,
Flambeau qui se dérobe et tombe de la main ;
Puisque cette faveur si douloureuse est tienne,
– Âme prête à s'éteindre ou prête à refleurir, –
Ta vision de calme et de lumière est vaine :
Tu n'as pas fini de souffrir !

Oh ! non ! tant que tu vis encore,
Tant que tu peux prier, pardonner ou bénir,
Que tes cheveux soient blonds, qu'un doux printemps les dore,
Ou que des fils d'argent osent te les ternir ;
Quel que soit ton réveil du beau pays des songes,
L'immortelle blessure est prompte à s'enflammer ;
Tant que tu vis, tu sers de pâture aux mensonges :
Non ! tu n'as pas fini d'aimer !

LXXXI.

DÉFAILLANCE.

Oui, je désespérais ! oui, j'ai crié : Mon Dieu !
Mon Dieu ! je ne peux plus souffrir ce que je souffre !
J'ai laissé de mon cœur s'échapper cet aveu ;
Mon âme se sentait rouler toute en un gouffre.

Oui ! je ne puis toujours tenir ma volonté !
Le silence absolu qu'à jamais je m'impose

Éclate, et je me sens pleine de lâcheté :
Lassitude et terreur, toujours la même chose !

Eh bien ! laissons couler ces invincibles pleurs !
Laissons s'abandonner notre humaine misère !
La lutte est quelquefois impossible aux meilleurs ;
Osons être fragile, hélas ! et laissons faire !

Après avoir à fond bien crié, bien pleuré
Toute notre faiblesse et notre insuffisance,
Nous recommencerons le chemin effondré,
Nous reprendrons la force avec notre souffrance.

Nous nous relèverons, esprits battus des vents,
Âmes de haut vouloir et non diminuées ;
Nous irons comme hier calmes et triomphants :
L'explosion d'orage enlève les nuées !

LXXXII.

À UN AMI.

Si je vous reconnais, me reconnaissez-vous ?
La vie a rudement fait son œuvre entre nous.
Sous ses coups redoublés assaillie avec rage
J'ai connu l'épouvante et j'ai vécu d'orage.
Le vieil associé de l'homme : *le Malheur*
M'a torturé l'esprit et m'a rongé le cœur.
Troublée, en plein vertige et presque hallucinée,
Je sentais ma pensée en moi déracinée,
J'assistais impassible à mon écroulement
Et j'atteignais l'abîme irrésistiblement...

Merci Dieu ! merci Dieu ! la crise est traversée !
J'ai reconquis ma libre et sereine pensée ;
Et ce qu'il m'est resté de ce combat géant
C'est un courage encor plus fier qu'auparavant ;
C'est une volonté plus que jamais austère
De triompher pour Dieu des rigueurs de la terre,
De dompter la souffrance à force d'action ;
C'est un ardent amour, c'est une passion
Pour le bon, pour le bien, ces choses immortelles
Plus saintes chaque jour et chaque jour plus belles :
J'ai l'esprit plus sévère, et j'ai le cœur plus doux :
Si je vous reconnais, me reconnaissez-vous ?

TRÊVES

I.

Je suis partie ! Enfin, est-ce absolu ?
Suis-je partie à jamais pour moi-même ?
Est-ce un départ immuable et voulu ?
Détachement sans retour et suprême ?

Est-ce l'absence irrévocablement ?
Oh ! puisqu'il faut un jour plier bagage,
Comme il est bon de pauser un moment,
Et, sans un mot, d'affronter le voyage !

Sans regarder en arrière ! sans rien
Sur le passé : pièce close et finie !
Avant la mort, farce ou drame : c'est bien !
Fermer sur soi la porte de sa vie !

II.

Oh ! qui me donnera pour chanter la lumière
Le vol du libre oiseau qui monte jusqu'aux cieux ?
Oh ! qui me sauvera de l'argile grossière ?
Oh ! qui m'emportera loin du monde fangeux ?

Je rêve de blancheur intacte, immaculée :
La terre me déverse un immense dégoût ;
Et j'ai l'esprit malade et j'ai l'âme accablée,
J'étouffe plein mon être et ne tiens plus debout !

Sauvez-moi ! prenez-moi sur vos ailes rapides,
Ô colombes sans tache au sillage si pur !
Faites que je secoue en vos traces limpides
Les hontes de ce monde et j'atteigne l'azur !

III.

LE PRINTEMPS.

Le glorieux printemps, le radieux printemps !
C'est lui, c'est le vainqueur, c'est le héros superbe !
Le voici plein les cieux en rayons éclatants,
Le voici plein la terre en chaque touffe d'herbe :
Le glorieux printemps, le radieux printemps !

Le glorieux printemps, le radieux printemps !
Ô floraison sacrée, ô jeunesse éternelle !

Tous les yeux sont d'azur, tous les cœurs ont vingt ans,
L'âme ouvre frémissante à l'infini son aile :
Le glorieux printemps, le radieux printemps !

Le glorieux printemps, le radieux printemps !
Ô splendeur de beauté qui toujours recommence,
Fidélité de Dieu, miracles palpitants,
Flamme, lumière, amour, ô puissance et clémence :
Le glorieux printemps, le radieux printemps !

IV.

En avant ! en avant ! vous les endoloris,
Vous que le mal de vivre et d'aimer a meurtris !
En avant ! en avant ! Si votre cœur vous lasse,
Laissez-le respirer à pleins poumons l'espace !
La sève de la force est dans l'air pur des monts.
En avant ! poursuivez les lointains horizons,
Imprégnez-vous de bruits, d'ombres et de lumières !
Laissez-vous emporter sur les brises légères
Au courant pacifique et régénérateur
Des grands bois dans leur gloire et des champs dans leur fleur ;
Et si le flot des mers enivre votre oreille,
Écoutez longuement l'imposante merveille.
Laissez courir sur vous le vent des libres cieux,
Respirez la beauté des soirs, vivez des yeux !

V.

Du calme dans sa plénitude,
Du sommeil, de l'apaisement,
Ici j'ai dans ma solitude
Respiré le pressentiment.

Ainsi lasse et toujours blessée
Je reviens sur le bord des mers ;
Et je laisse aller ma pensée,
Et je laisse chanter mes vers ;

Et dans la prière infinie
Qui des grèves s'élève aux cieux,
Je recueille une voix bénie,
Je crois plus et j'adore mieux.

Trêve aux murmures inutiles,
Dépouille tes regrets amers,

Ressaisis tes forces tranquilles,
Me dit la voix des flots déserts.

Et la nuit dans son bleu silence
Traversé de chansons d'oiseaux,
L'éveil du jour qui recommence,
L'hymne des bois, l'hymne des eaux ;

Toute chose : ailes, branches, ondes,
Qui fait bruit en passant dans l'air ;
La brise sur les gerbes blondes,
Le tonnerre, fils de l'éclair ;

Tout ce qui vibre et qui frissonne,
Tout ce qui gronde sous les cieux,
Conseille mon cœur qui résonne
À chaque souffle harmonieux.

Et dans la nature baignée,
En paix avec moi pour un jour
Je ressuscite résignée ;
Et je transforme mon amour,

Mon cri d'angoisse et de détresse,
Mes révoltes, mes pleurs jaloux
En universelle tendresse.
En charité sainte pour tous.

Ce peu de jours que Dieu confie
Et qui ne peuvent revenir,
Cette brièveté de vie,
Il faut en nous la retenir.

Il faut que l'âme l'utilise
Et non la perde à soupirer ;
Il faut, quelque mal qui nous brise,
Espérer et faire espérer.

Les gardant des pièges funèbres,
À d'autres tendons notre main ;
Au lieu d'épaissir les ténèbres,
Sachons éclairer le chemin.

Désintéressés de vous-mêmes,
Soyez cléments, vous qui souffrez :
Voilà ce qu'en notes suprêmes
M'ont redit les flots inspirés.

VI.

ASPIRATION.

J'avais besoin de voir des choses naturelles,
Mon cœur étouffait trop : il me fallait la mer !
Oh ! ce monde oppressif aux soucis bas et frêles,
Comme il me fait souffrir, comme j'ai besoin d'air !

Je ne puis respirer sous cet amas de choses ;
Le mensonge me tue : ils ne font que mentir !
Ô brise des forêts, pure haleine des roses,
Prenez-moi pour un jour ! Je veux, je veux partir !

Il me faut dans les yeux l'espace !
Le vent libre, le vent éperdu, je le veux !
Je veux le large vol du goéland qui passe,
Mesurant l'étendue et traversant les cieux !

Je veux être un jour délivrée
De ma chaîne et de mon destin !
De ma prison désespérée
Tout un soir et tout un matin
Je veux être un jour délivrée !

VII.

PRÈS DES VAGUES.

En face de la mer sonore,
Sous les vents qui roulent l'éclair,
Me voici revenue encore,
Inquiète d'espace et d'air !
Un moment je reprends haleine ;
Et par les sentiers des pins noirs,
Par les coupures de la plaine,
Je recueille la paix des soirs.
L'arôme des forêts m'enivre,
Je renais en pleine vigueur,
Et je sens qu'il est bon de vivre
Et de se ressaisir le cœur !

Sortez donc de moi, voix muettes,
Montez vers le libre horizon !
Sauvage ainsi que les mouettes,
J'échappe ardente à ma prison !

Au plus haut des roches aiguës,
Seule sur les sommets déserts,
J'entends palpiter dans les nues
Le grand vol des oiseaux des mers ;
Et sur les flots aux lignes pures,
Défiant les futurs dangers,
Les vaisseaux aux larges voilures
Passent rapides et légers.

Chaînes du monde, ô servitudes
Qui nous meurtrissez de liens,
Quotidiennes habitudes
Je vous brise, et je m'appartiens !
Pour la liberté Dieu m'a faite !
Tout ce qui me courbe me perd !
Je vais haut le cœur, haut la tête,
J'aime la vie à ciel ouvert !
Le monde et son hypocrisie,
Ses duplicités, je les hais !
Selon l'heure et ma fantaisie,
Ce que je suis je le parais !

Quel bonheur d'être enfin moi-même,
D'avoir des ailes à mon tour !
Sur le rythme du vent que j'aime,
Quel bonheur au déclin du jour
De chanter ce que j'ai dans l'âme,
De rêver ou me souvenir !
Sans craindre l'injure ou le blâme,
Quel bonheur de pouvoir souffrir !
Forêt sereine, mer fidèle,
Vous m'êtes douces en tout lieu ;
Et ma chanson vieille et nouvelle
Vous la portez jusques à Dieu !

VIII.

LEVER DE SOLEIL.

Oh ! la pure lumière, oh ! l'éclat du ciel bleu,
Oh ! le printemps de Dieu, le beau soleil de Dieu,
Tous ces frissonnements qui remplissent les choses ;
Oh ! ces vibrations et ces métamorphoses,
Mélodie adorable éparse autour de nous,
Comme l'air en est bon, comme l'air en est doux,
Comme elle nous pénètre, enflamme et transfigure,
Cette musique d'or, lyre de la nature !

IX.

Il est nuit : trois femmes sont là ;
L'une d'elles tristement rêve ;
L'autre chante, et sa chanson va
Se mêler au vent qui s'élève.
La troisième, aux noirs et longs yeux,
Interroge les flots qui grondent.
Des chœurs d'infini se répondent :
Ce sont de grands bruits sous les cieux !

Vents des mers sur les flots pleins d'ombre,
Retentissez dans la nuit sombre !

Quel rêve peut se mesurer
L'infini qui remplit nos âmes ?
Quelle douleur peut se pleurer
Devant ce brisement des lames ?
Le cœur, autre abîme profond,
Autre solitude sans bornes,
Aime ces grandes rumeurs mornes
Et va plus loin qu'elles ne vont.

Vents des mers sur les flots pleins d'ombre,
Retentissez dans la nuit sombre !

Chants dits tous bas, vagues et doux,
Brises à l'ouragan mêlées,
Bercez-nous l'âme, bercez-nous
Au bord des vagues crénelées.
Notes d'amour et de bonheur
Que murmure une voix légère,
Vous nous révélez l'étrangère,
Âme ouverte comme une fleur.

Vents des mers sur les flots pleins d'ombre,
Retentissez dans la nuit sombre !

Vous qui rêvez et qui souffrez,
Vous qui vous souvenez peut-être,
Et vous, enfant, qui célébrez
Votre bonheur encore à naître,
Vous qui méditez loin de tous,
Loin de vous-même, âme rebelle,
Oh ! n'est-ce pas ? la mer est belle
Avec ses bruits roulant vers nous ?

Vents des mers sur les flots pleins d'ombre,
Retentissez dans la nuit sombre !

X.

EN PLEIN AIR.

Ô liberté d'errer, de respirer, de vivre !
De mêler sa poussière aux sommets radieux,
Et, maître de l'espace, incomparable livre,
De s'emplir le regard de la beauté des cieux !

Ô joie, ô plénitude, extase enchanteresse
De sentir sur son front le vol des vents lointains,
Et d'avoir toute l'âme ouverte à cette ivresse :
Calme étoilé des soirs, bleu repos des matins !

Force, grâce, douceur, harmonie et puissance,
C'est un rayonnement qui pénètre ma foi ;
Je te respire, ô Dieu ! dans ta magnificence :
La nature est ton livre et je l'adore en toi !

XI.

IMPRESSION.

J'aime par un temps grave et noir
Les vieilles très étroites rues :
Gorges sombres, j'aime à les voir
Mornes sous les brumes accrues.
Quand le vent souffle rude et noir,
Qu'il passe des lueurs funèbres,
Sous les rafales j'aime à voir
Cet engouffrement de ténèbres !

XII.

UN SOIR.

Quelle admirable nuit d'automne !
La lune dans son plein rayonne,
Les vieux clochers sous les cieux clairs
S'effilent graves dans les airs.

Le long des quais par intervalles
Les hautes maisons inégales
Bientôt sans bruit ni mouvement
S'éteignent successivement.

L'eau noire sous les ponts de pierre
S'argente en reflets de lumière
Et, pacifique en ses longs plis,
Elle roule ses flots polis.

Et tous les deux dans le silence,
Seuls à travers la ville immense,
Comme autrefois vous le rêviez
Un moment vous vous retrouviez !

Et brisant vos volontés fortes,
Tous vos songes de toutes sortes,
Vos souvenirs les plus chers
Éclataient de vos cœurs ouverts.

Ainsi, près d'absences nouvelles,
Près de ruptures éternelles,
Près d'inexorables adieux,
On ose les derniers aveux.

Versez-vous bien toutes vos larmes,
Toutes vos jalouses alarmes,
Vos profonds désespoirs muets :
Vos fiers silences, versez-les !

Cette heure unique, inespérée,
Cette heure entre toutes sacrée
Où vous vous êtes apparus,
Cette heure ne reviendra plus.

XIII.

IMPRESSION.

Un livre dans la main, qu'on ne lit pas, du reste,
Les yeux plongés au loin dans l'horizon de mer ;
De grands arbres ombreux, un paysage agreste,
Et mille tintements répercutés dans l'air ;

De rapides oiseaux fendant les cieux immenses,
Des musiques de brise et des rumeurs de flots ;
Nuage, azur, lueurs, brusques magnificences,

Soirs orageux, matins brillants, changeants tableaux ;

De bœufs insouciant le passage tranquille,
L'âne leste, paré de gais grelots au cou,
Oh ! quel rêve de paix pour qui sort de la ville,
Dans ce silence ami transporté tout à coup !

Oh ! quel rêve – prenant les chemins solitaires
Quand les flots sont bien sourds et les cieux sont bien noirs, –
De suivre dans la nuit les petites lumières
Qui tâchent de clartés la profondeur des soirs !

Oh ! quel rêve surtout, aux heures matinales,
Laisant tomber le livre ou le journal d'hier,
De lire le vrai livre aux pages magistrales :
L'espace ! illuminé de voiles sur la mer !

XIV.

EN VOYAGE.

Je ne m'en vais pas seule, hélas !
Quelque tristesse qui m'emporte,
Mon chagrin me reste et m'escorte :
Celui-là ne me quitte pas !

Je traîne ma peine insensée
Serrée à moi par mille nœuds.
Rien de ce qui distrait mes yeux
Ne peut distraire ma pensée.

Nul bruit de l'Océan grondeur,
Nul tumulte du ciel colère
Ne recouvrent et ne font taire
L'orage fixe de mon cœur !

Nul soleil flamboyant de gloire,
Nul azur éclatant des nuits
Ne dissipent de mes ennuis
La brume persistante et noire.

Le chêne vigoureux et fort
Se laisse enguirlander de lierre ;
Et bientôt la plante légère
L'étouffe et l'enserme : il est mort !

Lorsque tout passe et que tout change,

Pourquoi toute seule ici-bas,
Oh ! pourquoi ne changé-je pas ?
Qui donc rompra ce charme étrange ?

XV.

Rien en moi ne s'efface, et jamais je n'oublie !
Déçus, trahis, brisés, raillés dans leur folie,
 Mes rêves tristes me sont chers !
Non, vous ne serez point de mon âme arrachées,
Joie et larmes sans prix, divinités cachées
 Que je regrette et que je sers !

Sur les tombes le rayon joue,
L'oiseau chante, le vent secoue
Les souffles embaumés d'avril !
Quand tout frémit dans la nature,
À quoi songe la créature ?
Le cœur humain, que devient-il ?

Jeune printemps ailé, jeune soleil, ivresse !
Ô nature de Dieu, qui fais d'une caresse
 Les fleurs s'ouvrir, les cœurs germer !
Je m'abandonne, ô fée ! à tes métamorphoses !
Et sur mes cyprès noirs sentant venir tes roses
 Avec toi j'aime et veux aimer !

La souffrance est l'engrais céleste !
Sur l'ancienne douleur qui reste
Repousse l'infini désir.
Nouvelle joie et vieille peine
Rattachent d'une même chaîne
L'espérance et le souvenir !

XVI.

LES PETITES FUMÉES.

Le jour naît : les fines vapeurs
Serpentent le long des collines,
Et ce sont d'exquises senteurs
Sur les prés et dans les ravines.
Tout se ranime, tout bruit
Dans les clairières embaumées ;
Le vieux et doux clocher reluit,
Voici les petites fumées !

Oh ! combien j'aime à les revoir,
Les chères petites fumées
Qui parlent du matin au soir
D'humbles familles bien-aimées !
Dans la campagne, les vallons,
Pour elles je ferais des lieues :
Que j'aime leurs légers sillons,
Que j'aime leurs spirales bleues !

S'il faut que je le dise ici,
Dans les villes même enfermées
Je les aime et les guette aussi,
Les chères petites fumées !
Solitaire, combien de fois
Devançant le signal de l'âtre,
J'assistais au réveil des toits,
Flocons noirs dans le ciel grisâtre !

Le cœur gonflé, près d'éclater,
À travers nos guerres civiles
Je les voyais rouges monter
Dans le ciel rouge de nos villes.
C'était le calme en plein enfer !
Parmi nos poudres enflammées
Je suivais leur brouillard dans l'air,
J'aimais les petites fumées !

XVII.

CHANT.

Déjà dans l'air plus gris s'amassent des nuées ;
Le soir est plus rapide et le matin moins clair :
Les heures chaque jour s'en vont diminuées
Sur la colline près la mer.

Quelle douceur du ciel ! quelle paix tiède et bonne !
C'est une rêverie où n'entre rien d'amer ;
Le cœur est imprégné des caresses d'automne
Sur la colline près la mer.

J'ai songé près des flots, j'ai songé dans la brise,
Sous les hauts peupliers du vallon qui m'est cher ;
J'ai longuement prié seule en la vieille église
Sur la colline près la mer.

Ô pacifique automne ! ô bienfaisante automne !
Halte, sérénité suprême avant l'hiver !
Je n'aime, ne regrette et n'attends plus personne
Sur la colline près la mer.

Viennent sans me troubler la rafale et l'orage !
Rien ne peut effleurer mon bouclier de fer ;
J'ai puisé ce repos, j'ai trouvé ce courage
Sur la colline près la mer.

XVIII.

EN ROUTE.

On est perdu : la route à l'infini s'allonge.
Les pas suivent les pas fatigués : on ne sait
Si l'on veille et l'on vit, ou si déjà l'on songe,
Un vent lugubre passe et trouble tout à fait.
La lune ouvre un œil blême et luit par intervalles :
De bien loin en bien loin percent des clartés pâles,
Tachetant les flancs noirs des maisons dans les bois.
Dans toute cette nuit et dans tout ce silence
L'esprit halluciné croit surprendre des voix
Qui des vieux souvenirs prennent la ressemblance...

XIX.

EN VOYAGE.

Je ne recherche point les monuments altiers,
Je ne recherche point les grandes capitales ;
Mais s'il est quelque part de modestes sentiers
Baignés d'ombre et charmants aux brises matinales ;

S'il est dans la campagne au bord des champs déserts
Quelque humble ruisseau, quelque cours d'eau tranquille,
Oh ! combien je m'échappe en longeant les bois verts,
Oh ! combien je m'enfuis heureuse de la ville !

Au loin un doux clocher bien calme à l'horizon...
De grands arbres là-bas pleins de magnificence...
Je rêve d'un moulin, d'une étroite maison,
Et je me donne ainsi la fête du silence.

XX.

LES BRUMES.

Voici les brumes sur la mer,
Voici les brumes sur la plaine,
Les brumes sont partout dans l'air :
De brumes la colline est pleine !

L'automne grisâtre est venu,
La riche forêt se dépouille :
Le paysage moins touffu
Revêt déjà des tons de rouille.

Adieu les longs soirs éclatants,
Adieu les claires matinées :
Nous n'avons plus, de temps en temps,
Que de beaux milieux de journées

Derrière les lourdes vapeurs,
À travers les lumières vagues,
On entend au loin les rumeurs
Du profond bataillon des vagues.

Par troupes les hardis oiseaux,
Avec d'ardents battements d'ailes,
Au-dessus du gouffre des eaux
Jettent leurs plaintes solennelles.

Nuages noirs, vent, ciel et mer,
Roches et grèves labourées,
Ouragans sombres sans éclair,
Tout s'apprête aux grandes marées.

La nuit, d'inquiètes torpeurs
Font silence par intervalle ;
Pensons aux barques des pêcheurs
Sous la pluie et sous la rafale.

Pensons aux navires dehors
Que l'épais brouillard environne ;
Paix aux vivants et paix aux morts :
Voici les brumes de l'automne !

XXI.

Sans étoiles, sans lune aux cieux,
La nuit noire, la nuit profonde

Comme un vautour mystérieux
Plane lourdement sur le monde.
Les bois hurlent, la mer mugit,
La vague furieuse est haute :
C'est l'heure où le pêcheur périt,
Son canot brisé sur la côte.

Sur les vitres, le long des murs,
La pluie en grésillant ruisselle ;
L'hiver souffle, les vents sont durs,
C'est une plainte universelle.
C'est l'heure où le pauvre honteux,
Fiévreux de sa dernière fièvre,
Tout bas, son maigre corps en deux,
Trépasse, l'injure à la lèvre.

Écoutez ! n'entendez-vous pas ?
C'est l'heure aussi, c'est surtout l'heure
Où les cœurs brisés d'ici-bas
Dans leur solitaire demeure
Rudes, hagards, abandonnés,
Mêlent aux échos des ténèbres
Leurs sombres sanglots déchaînés,
Leurs frémissants regrets funèbres.

Vous les aimés, vous les heureux,
Vous frères entourés de frères,
Ayez pitié, priez pour eux,
Vous tous qui savez des prières !
Par ces nuits d'âpres ouragans
Où le vent comme une faucille
Découvre les cercueils béants,
Oh ! qu'il fait bon d'être en famille !

XXII.

DERNIER VŒU.

Faites-lui doucement sa couche,
Que son dernier lit soit de fleurs !
Qu'aucun pli trop dur ne la touche,
Bruits du monde, vibrez ailleurs !
Muette ici soit la prière,
La douleur soit muette ici !
Paix à celle qui dort ainsi :
Elle a tant lutté sur la terre !

Qu'aucun indifférent n'arrive !
Prenez ses livres, son seul bien,
Et que rien d'elle ne survive :
Brûlez tout, qu'il n'en reste rien !
Que nul à cette heure dernière
N'ose feindre un regret menteur !
Ce respect suprême à son cœur :
Elle a tant pleuré sur la terre !

Rassemblez sur sa couverture,
En faisant le signe de croix,
Les papiers de son écriture :
Songe ou supplice d'autrefois !
Avec elle dans le suaire,
Silence, oubli, renoncement,
Que tout repose infiniment :
Elle a tant souffert sur la terre !

XXIII.

Et la route a tourné, changeant le paysage !
Les fleurs ont disparu derrière le nuage.
Tout à l'heure c'était la vallée aux fonds bleus,
Maintenant c'est le bord d'un précipice affreux,
Et parmi les rochers aux escarpements rudes
C'est l'horizon tout noir des âpres solitudes.

Et la route a tourné : nous voilà seule au monde !
Tantôt c'était le ciel sur notre tête blonde,
Et des yeux enivrés dans nos yeux éblouis.
Ciel clément et doux yeux se sont évanouis ;
Nous quittant un par un sur le chemin plus sombre,
Nos amis sont passés : nous n'en avons plus l'ombre !

Et la route a tourné. Ce que c'est que la vie !
Notre empreinte avant nous dans l'espace est ravie,
Nos compagnons aimés sont partis sans remords,
Les moins absents d'entre eux ce sont encor les morts !
Ce n'est plus à travers les neiges amassées
Qu'un long désert de brume où pleurent nos pensées !

PAIX

I.

Comme on fait d'un fardeau, dépose ta pensée,
Laisse le vent courir sur ton front douloureux.
La vie est impossible, ainsi décomposée :
Ferme ton cœur, ouvre tes yeux !

Respire la nature agissante et sereine !
Fais trêve à la tempête enfermée en ton sein ;
La folie est au bout d'un tel excès de peine :
Laisse parler l'esprit divin !

II.

ÉTONNEMENT.

Est-ce bien moi qui suis ainsi changée ?
Oh ! qui m'a pris mes jeunes ailes d'or
Et ma gaieté jamais découragée,
Et tout mon rêve, et tout mon vieux trésor ?

Est-ce bien moi qui suis froide et paisible,
Est-ce bien moi qui parle ainsi raison ?
Quel coup mortel m'a pu rendre insensible
Et pour jamais a glacé ma chanson ?

Est-ce bien moi qui n'aime plus personne ?
Est-ce bien moi, moi ! qui vois aussi clair ?
Ô vents lassés, soleils brumeux d'automne,
Oui, c'est bien moi : voici venir l'hiver !

III.

SONNET.

La vie est une lente et morne solitude.
Les sages et les forts, les doux et les meilleurs
Sont pris d'une invincible et prompte lassitude
Dans ce désert sans borne où grondent tant de pleurs.

Nulle fraternité ! nulle sollicitude !
L'esprit est poursuivi du sifflet des railleurs.
Quiconque a l'âme haute et fuit la servitude
Échappe à l'œil du monde et va rêver ailleurs !

Le cœur, ce banni sombre aux voix désespérées,

Doit tenir sous l'affront ses douleurs ignorées,
Se garder d'idéal, se défendre du beau ;

Il doit ceindre une armure aux pointes acérées,
Et, couvrant son mal fier sous des mains déchirées,
Dans sa pourpre et son deuil marcher jusqu'au tombeau !

IV.

EN ROUTE POUR LE CIEL.

La montée est finie, et te voilà paisible
Sur le dernier sommet qu'il te fallait gravir :
La montagne, d'en bas, semblait inaccessible,
Tu craignais de ne point l'atteindre sans faiblir.

Fais halte, et vois d'ici la route parcourue.
Le matin de ta vie est noir à l'horizon,
Ton aube éblouissante est bien loin disparue,
Tu ne distingues plus ta première maison.

Ton soleil de jeunesse et ses brûlants orages,
Ton espoir généreux, ton indompté transport,
Peut-être sont là-bas dans ces légers nuages,
Ces flottantes vapeurs, cette brume à fond d'or.

Tes pleurs amers, tes pleurs ardents d'âme abusée,
Ces pleurs tant refoulés, ces indicibles pleurs,
Peut-être sont là-bas dans la fine rosée
Qui brille à travers l'herbe à la cime des fleurs.

Tes rêves de printemps, merveilleuse féerie,
Orchestre de l'amour aux fantômes dansants,
Peut-être sont là-bas sylphes de la prairie,
Dans la brise des soirs lutins phosphorescents.

Mais cette heure plus grave où dans sa plénitude
Le cœur, sûr de sa force et mûr pour les revers,
Superbe chevalier sort de sa solitude
Pour conquérir le monde et gagner l'univers ;

Cette heure irréparable, entre toutes suprême,
Où les beautés de l'âme éclatent au-dehors,
Où l'on croit, où l'on prie, où l'on chante, où l'on aime,
Cette heure de tes jours est là-bas chez les morts.

Que de sentiers s'offraient à ta vue indécise !

L'espace ouvrait sans borne un lumineux chemin.
« J'ai des ailes ! » dis-tu. « Qui le veut me conduise ! »
Et les illusions t'ont prise par la main.

Avec de l'or plein l'âme et du feu plein ton être,
La vision du Bien et du Beau plein ton cœur,
Tu t'en allais vaillante, orgueilleuse peut-être ;
Tu ne voyais qu'un but devant toi : le bonheur !

Si riche de trésors comment voir sa misère ?
L'infini dans les yeux comment voir son néant ?
Ami de tous comment croire au moindre adversaire ?
On ne mesure un gouffre, hélas ! qu'en y tombant.

C'est bien, c'est bien, pourtant ! tu l'as fait, ce voyage,
À travers les cailloux, les ronces, à travers
Les serpents des forêts, les houles du naufrage,
L'avalanche des monts et l'effroi des déserts.

Blessure après blessure, angoisse après angoisse,
Le stérile trésor de ton cœur répandu
Sur les routes, partout, sans qu'une fleur y croisse,
Comme un navire en mer sous les flots s'est perdu.

C'est bien, c'est bien, pourtant ! Le but de notre vie,
Ce n'est point le succès, ce n'est point le bonheur,
Ce n'est aucune joie âprement poursuivie ;
Mais ce n'est point non plus l'immobile douleur.

Te voilà sur la cime où tout bruit humain cesse,
Laisse ton chant d'amour inutile expirer !
Jette tout ton bagage, ouvre ton âme, laisse
Le plus de paix possible enfin y pénétrer !

Laisse parmi les morts tous tes sanglants décombres,
Puisque tu l'as vaincu l'ennemi n'est plus là.
La lumière s'est faite enfin dans tes jours sombres :
En route pour le ciel ! monte où Dieu t'appela.

Tu ne peux rien garder des dépouilles anciennes.
La nouvelle demeure où tu dois habiter
Est neuve, étroite. Il faut, pour que toi-même y tiennes,
Te déménager toute et ne rien emporter.

Prête ta force au faible, au malheureux ton aide,
Verse aux cœurs anxieux la douceur de ton soir.
Aux souffrances d'autrui tout notre chagrin cède :
Le seul but de la vie est l'absolu devoir.

Ô prêtresse du Beau, muse du Sacrifice,
Ton vrai joyau d'amour le ciel te l'a rendu ;
C'est la charité sainte et sa sœur la justice !
C'était là le bonheur, et tu n'as rien perdu !

V.

Avec paix, dans le calme, avec douceur sereine,
Sois bonne à tous ! répands ta grâce souveraine ;
Aime, plains et pardonne, et ne souhaite rien.
Faire le bien suffit ; sois bonne ! fais le bien.
Combien de cœurs blessés tu guéris et désarmes !
Que de parfums exquis dans ton bouquet de larmes,
Que de renoncement dans ta sainte amitié !
C'est de tant de douleur qu'est faite ta pitié !...

VI.

MA MAISON.

Je me bâtirai ma maison
De granit, de roc et de marbre ;
La tempête en toute saison
Pourra secouer les troncs d'arbre,
Les ouragans pourront mugir
Le long de sa hauteur tranquille ;
Dans sa solitude immobile
Rien ne la fera tressaillir.

Je me bâtirai ma maison
Comme un nid d'aigle ou d'hirondelle ;
La lumière en toute saison
Jouera librement autour d'elle ;
Sur les sommets immaculés
J'assoirai ma fière demeure ;
Et là, jusqu'à ce que je meure,
Je lirai les cieux étoilés.

Je me bâtirai ma maison
Sur d'impérissables assises,
L'architecte en toute saison
L'ornera de beautés exquis ;
Cet ouvrier d'éternité
Maintiendra sa magnificence :
Ma maison, c'est la Conscience ;

Ma maison, c'est la Vérité !

VII.

AUX FEMMES.

Où l'on souffre, que l'on nous voie !
Ayons cette sublime joie
– Aux heures de lâche abandon –
D'être la fierté, la vaillance,
La souveraine bienveillance,
Ô femmes ! d'être le pardon !

Restons ! ne quittons point la lice !
Qu'aucune de nous ne faiblisse !
Le calme, c'est l'autorité !
Restons ! quand gronde la colère
Soyons la douceur tutélaire,
Ô femmes ! soyons la bonté !

Cette vie est un champ de haine.
Chacun jette en la sombre arène
Ses passions, sinistre enjeu !
Femmes ! soyons le sacrifice,
Soyons le dévouement propice !
Domptons l'homme, désarmons Dieu !

VIII.

LE CHOIX DE LA VIE.

J'ai choisi ! je serai bonne ! je me retire
Moi-même de ma vie intime. Je déchire
Tous les feuillets perdus, éplorés, douloureux
De ce carnet d'amour où sont morts tant d'aveux !
Le livre de mon cœur se ferme sur mon âme,
Je brise avec l'espoir : je cesse d'être femme !
Soyons jusqu'au moment de mon éternité
La sœur des orphelins, la sœur de charité !
Dans mon nouveau voyage à présent sur la terre
Je suis vers le vrai but un autre itinéraire ;
Je ne m'attarde plus à respirer des fleurs :
Plus de halte pour moi, mon repos est ailleurs !
Ce qu'il me faut cueillir, ce sont les pleurs des autres.
Ô vous tous qui souffrez, mes chagrins sont les vôtres !
J'oublie et ne sais plus ce que j'étais, je suis

Toute à votre infortune et le plus que je puis.
S'il me vient sur moi-même un retour en arrière
Bien vite je noierai ce flot dans ma prière.
Le bonheur, ce soleil ! n'a jamais lui pour moi ;
Je n'en ai plus souci : j'ai l'ombre et j'ai la foi.

Peut-être, quand j'aurai jusqu'aux dernières gouttes
Répandu tout mon cœur sur vous tous et vous toutes.
Peut-être mesurant ce que pouvaient offrir
La volonté de vivre et le vœu de mourir,
Dira-t-on sur ma cendre enfin inanimée :
« Elle méritait bien cependant d'être aimée ! »

IX.

LA VOIX DE DIEU.

Déjà depuis longtemps ma volonté te nomme,
Je t'ordonne d'agir, je t'appelle et te somme,
Qu'attends-tu pour entendre et pour te réveiller ?
Quel rêve t'engourdit sur un mol oreiller ?
La voix de Dieu te parle et son œil te regarde.
Quelle nuit te retient ? Quel fantôme t'attarde ?
La lumière t'inonde, et, coupable, tu dors !
Ai-je fait les vivants pour ressembler aux morts ?
Ai-je mis dans ton cœur la flamme et la puissance,
T'ai-je donné l'amour avec l'intelligence
Pour être inerte, sourde et muette à présent !
D'un esprit indompté t'aurais-je fait présent
Pour assister tranquille aux hontes de la terre ?
Quel découragement t'enchaîne, ô Solitaire ?
Quel invincible doute et t'opprime et t'abat ?
N'es-tu point sous l'armure une âme de combat ?
Ce monde fait d'insulte et de haine et d'outrage
Peut-il un seul instant affaiblir ton courage ?
Que te font, de si haut, ces méprisants orgueils ?
Le phare lumineux debout sur les écueils
Dominant la tempête et brillant impassible
Prend-il garde au courroux de l'océan terrible ?
Le phare étincelant, d'immuable clarté,
Profile jusqu'aux cieux son immobilité !
La tourmente, le vent, l'assaut des vagues sombres,
Sur le désert des eaux l'épouvante des ombres,
Les sinistres rumeurs que la nuit vient grossir,
Rien ne peut émouvoir, rien ne peut obscurcir,
Nulle attaque ne trouble et nul brouillard ne voile
La tour inébranlable et la paisible étoile !

X.

LES DEUX VOIX.

VOIX D'HOMME.

Dans l'âpreté de mes supplices,
Lassé de tous, lassé de moi,
Ô Solitude, ô mes délices,
Je t'aime, et je m'abîme en toi !
À toi ma passion suprême
Et les haines de ma fierté.
Dans son abjection extrême
Je méprise l'humanité.
Toute grandeur se calomnie,
Ici-bas tout est blasphémé.
Nul n'a soupçonné mon génie,
J'aimais, on ne m'a point aimé.
La vie est amère, elle est rude,
J'y suis mal, et j'en veux sortir.
À tes bûchers, ô Solitude,
La mort m'appelle, il faut partir.
Je pars seul dévorant dans l'âme
Tous les rêves dont je m'épris :
Que de révolte et que de flamme !
Oh ! si j'avais été compris !

VOIX DE FEMME.

Et moi résignée à la vie,
Cœur vaillant, esprit convaincu,
Dans ma simple philosophie
Parmi les autres j'ai vécu.
À leurs maux accourant sans cesse,
Amie et sœur, fille pour eux,
Je ne jugeais point leur bassesse,
J'ai vu qu'ils étaient malheureux.
Leurs peines causaient mes alarmes ;
J'oubliais qu'aussi je souffrais ;
Si l'on me surprenait en larmes,
Sur eux, non sur moi je pleurais.
Je ne me suis point isolée.
Taisant le mal, chantant le bien,
Par tous chemins je suis allée :
J'aimais, et ne demandais rien.

Dans une fiévreuse insomnie
De personne je n'ai douté.
Dieu m'a refusé le génie,
Mais il m'a donné la bonté.

XI.

COLÈRE CONTRE MOI.

Dire toujours ! vouloir toujours ! et ne rien faire !
Est-ce donc mon partage et mon lot sur la terre ?
Chaque jour je m'efforce et m'ordonne d'agir :
Ne commençant jamais je ne puis rien finir.
Quoi donc ! esprit malade, âme pusillanime,
N'es-tu point plus coupable encore que victime ?
Que fais-tu de tes mois, de tes jours, de tes ans,
Sinon mille projets, mille vœux impuissants,
Regrets du temps perdu, révoltes inutiles,
Ajournements sans fin, effondrements débiles ?
Demain ! toujours demain ! le futur ! le renvoi !
As-tu donc retenu l'éternité pour toi
Et lié l'avenir dans sa fuite incessante ?
Eh ! que fais-tu, dis-moi, de ton heure présente,
Heure seulement tienne, heure où tu dois lutter,
Travailler, avancer et non pas discuter ?
Ne va pas invoquer le monde en ta querelle.
Ta vie est une étoffe incomparable et belle
Que tu gaspilles seule et mets seule en lambeau,
Au lieu de t'y tailler un superbe manteau
Brodé des fleurs du Bien, de l'or de la Sagesse,
Et les autres n'ont rien à voir à ta faiblesse :
Ils ont leur vie à vivre et leurs jours à marcher ;
Tu ne fais que rêver de vivre et qu'accrocher.
Et dans ce moment-ci de ta vive colère,
Où dans son vrai néant t'apparaît ta misère,
Tu ferais mieux d'agir bien plutôt que parler ;
Ta mesure de jours est prompte à se combler,
Et peu de lendemains t'offriront leur service :
Alerte ! à l'action ! qu'une œuvre s'accomplisse !

XII.

Toi seul es le salut, toi seul es la clémence !
Dans ce rude conflit d'angoisse et de souffrance,
Toi seul, ô travail fier ! toi tout seul ici-bas,
Tu nous aides à vivre et ne nous déçois pas !

Quand nous sentons fléchir les amitiés mortelles
Tu fais luire à nos yeux les choses éternelles,
Et, phare inextinguible, étoile des sommets,
Quel que soit l'ouragan, ne vacilles jamais !
Ô conscience, ô juge, ô témoin équitable,
Tu rends le joug possible et la tâche acceptable !
Toi l'honneur, toi le bien, toi l'incessant effort,
Tu rends digne la vie et placide la mort !
À chaque défaillance, à chaque lassitude,
– Quand la nuit épaissie accroît la solitude
Et que l'âme affolée adjure le tombeau –
« En avant ! en avant ! dis-tu ; plus haut ! plus haut !
Le but qu'on n'atteint pas est un but dérisoire,
C'est de revers domptés qu'est faite la victoire !
Il n'est qu'un sûr appui : celui qui vient de toi,
Et qui n'est pas tombé ne peut compter sur soi !
Qui n'a jamais souffert ne sait pas sa mesure :
C'est un pauvre soldat qu'un soldat sans blessure ! »
Infatigablement, d'un pied mieux assuré,
Sans regarder derrière et degré par degré
On gravit la montagne, on franchit l'avalanche :
Le dernier jour venu, Dieu cueille l'âme blanche !

XIII.

PREMIER NOVEMBRE.

Souvenons-nous des morts ! non des moins malheureux,
Non des morts enterrés au fond des cimetières :
Laissons ceux-là dormir paisiblement ; pour eux,
Nous les avons pleurés, ils ont eu nos prières !

Mais, oh ! souvenons-nous des morts qui sont vivants,
Qui marchent parmi nous sans qu'on les reconnaisse,
Qui sont leur propre tombe et vont, linceuls mouvants,
Portant le spectre en eux de leur morte jeunesse !

Inégaux à leur sort, flétris dès le matin,
Débris d'œuvre divine, hélas ! prostituée !
Qu'ils aient notre clémence, ayons plein notre sein
De la pitié pour ceux en qui l'âme est tuée !

Prions pour l'apostat, le faible, le vaincu,
Pour ceux-là qui, dotés au front d'une auréole,
Ont suicidé leur gloire et se sont survécu :
Adorateurs du siècle et traîtres à leur rôle !

Marqués pour être chefs et tournés histrions,
Déserteurs du génie, oh ! pour eux tous nos psaumes !
Pour tous les renégats, ô mes frères, prions !
Les lâches d'ici-bas, voilà les vrais fantômes !

Pour ceux qui sont restés après qu'ils ont péri,
Les plus que morts, ceux-là qui gardent les épaves
Dans leur cœur naufragé de quelque amour meurtri,
Oh ! pour ceux-là nos pleurs les plus doux, les plus graves !

Mais la foule se presse. Oh ! les morts sont nombreux !
Il en est d'innocents, d'étranges qu'on oublie !
Ne nous éloignons pas, faisons cercle autour d'eux :
Prions pour les absents d'eux-mêmes : la folie !

Enfin, dans ce grand jour où le peuple à genoux
Salue en un seul deuil tous les anniversaires,
Des coupables, des purs, de tous ! souvenons-nous !
Pleurons toutes les morts et toutes les misères !

XIV.

EN ENTENDANT

UN MARTEAU DE DÉMOLITION.

Prends ta pioche, démolisseur !
Mets à bas cette maison grise !
Frère du pâle fossoyeur
Sous tes coups que tout se détruise !
Frappe toujours des coups plus forts,
Fais crouler ces hautes murailles !
Ceux qui vivaient ici sont morts :
Rythme en chantant leurs funérailles !

Frappe ! ces vieux murs ébranlés
Ont enfermé plus d'une histoire !
Leurs hôtes qui s'en sont allés
Reviennent quand la nuit est noire,
Cherchant leurs souvenirs perdus,
Hanter le lieu de leurs misères :
Pour qu'ils ne s'y retrouvent plus,
Bouleverse toutes ces pierres !

Oh ! quels témoins de durs combats
Ces murs si longtemps insensibles !
Sous ta pioche ne sens-tu pas

Des résistances invincibles ?
Des cœurs brisés sont restés là,
Des désolations inouïes !
C'est rude à remuer, cela !
Ce tas d'épaves enfouies !

Frappe ! sans pitié hache tout !
Ces dépouilles-là sont ta proie !
Fais rouler jusque dans l'égout
Ces débris de cœurs que l'on broie !
Une nouvelle floraison
Réjouira le sol aride ;
Bientôt une jeune maison
Remplacera la maison vide !

Sur le sinistre emplacement
Où gisent des fleurs étouffées,
Quelque palais superbement
Dressera ses brillants trophées.
J'entends déjà les airs joyeux !
Sûrs d'eux-mêmes, raillant l'orage,
Les jeunes dansent sur les vieux :
Démolisseur, vite à l'ouvrage !

XV.

EN VOYANT UN CONVOI

À M. SULLY PRUDHOMME.

Un convoi s'avance ; la musique sacrée
Grave psalmodiait son chant mystérieux.
La troupe des passants tout à l'heure affairée
S'arrêtait et formait des groupes sérieux.
Enlevée un moment aux passions sordides
Cette foule immobile et muette écoutait ;
Et sur chaque visage aux empreintes rigides
La grande question d'éternité flottait.
L'action suspendue avait fait place au rêve,
La vie interpellait anxieuse la mort ;
Un vent tel que parfois dans l'âme il s'en élève,
Secouait l'infini sur le néant du sort.
Toi qui fus un esprit, un cœur, une pensée,
Libre enfin de ton corps, ton fatal ennemi,
Mort fatigué de jours, âme ardente apaisée,
Ô mort silencieux dans la bière endormi,
Tranquille voyageur si palpitant naguère,

Hôte du vrai repos si vainement cherché,
Vas-tu traîner plus loin ta chaîne de misère,
Ou bien ton souvenir s'en est-il détaché ?
Que dis-tu maintenant de tes luttes anciennes,
De tes amours si fiers et si découragés ?
À peine refroidi de nos flammes humaines,
Souris-tu de nos maux, toi qui les as pleurés ?
Si du fond d'une tombe on peut entendre encore,
Et si l'on peut répondre, écoute, et réponds-nous !

— J'entends toujours ; je sais le feu qui vous dévore,
L'âme du mort survit et se répand dans vous ;
Pour n'être point parlée ainsi qu'on fait sur terre,
La voix du souvenir ne vous répond pas moins :

Ainsi sembla frémir une voix funéraire.

— Terre où je fus, ciel où je vais, soyez témoins
Que je ne souris pas des douleurs de la vie ;
Mon âme épouvantée est encor poursuivie
Des spectres d'un passé qui m'a tant fait souffrir :
On n'a pas tout quitté parce qu'on va mourir !
Je retrouve à vos fronts, mes compagnons de route,
Mes propres maux gravés : anxiétés du doute,
Angoisses de l'esprit, défaillances du cœur,
Troubles, ébranlements, projets sinistres, peur
De rejeter la vie et peur de vivre encore !
Peur de Dieu, du néant, de tout ce qui s'ignore,
Peur de l'enfer qu'on nie et du ciel que l'on croit,
Peur qui fait qu'on s'égare et qu'au lieu d'aller droit,
Ne comprenant plus rien, sinon combien l'on souffre,
La tête la première on tombe dans un gouffre...
Oh ! oui, je me souviens, et je ne souris pas !

Mais ce que j'ai gagné dans ma course ici-bas,
Le haut enseignement que la tombe découvre,
Le secret du destin dont le grand livre s'ouvre,
Vous le cherchez encor, quand moi je l'ai trouvé !
Soyez bon ! soyez bon ! et vous serez sauvé.
Vous pouvez dès ce monde échapper à vous-même,
Vous pouvez du malheur conjurer l'anathème,
Vous pouvez au milieu de l'orage entrevoir
Lumineux près de vous l'arc-en-ciel de l'espoir,
Vous pouvez retrouver à votre cœur fixée
La fleur de l'idéal dans votre ombre éclipsée ;
Vous pouvez dans l'angoisse elle-même être heureux,
En étant doux à tous, en étant généreux !
Soyez bon ! soyez bon ! c'est là tout le mystère !

C'est le mot de l'énigme inconnue à la terre !
Dieu ne demande pas, quand tout est consommé,
As-tu beaucoup appris ? Mais, as-tu bien aimé ?
Ainsi que je répands mon soleil dans l'espace,
As-tu de ton passage indulgent laissé trace ?
As-tu, versant ton cœur sur les plus malheureux,
Triomphé de ta peine en combattant pour eux ?
C'est pour tous que la vie à chacun est donnée.
As-tu, fils de mon ciel, rempli ta destinée ?...

XVI.

LE PREMIER CHEVEU BLANC.

Allons, la retraite est sonnée !
J'arrive au soir de ma journée :
Comme un témoignage accablant
Voici mon premier cheveu blanc !

Adieu les doux et divins songes
Que tout haut l'on nomme mensonges,
Et qui tout bas nous sont si chers
Qu'eux partis, nos cœurs sont déserts !

Les blanches visions heureuses
Ne vont qu'aux tresses vaporeuses
Flottant souples sur de beaux fronts :
Boucles brunes, fins cheveux blonds !

Adieu ma jeunesse fêtée !
La couronne d'or m'est ôtée :
On nous l'arrache en l'effeuillant
Sitôt ce premier cheveu blanc !

Plus de rieuses causeries,
Réciproques artilleries
Où l'étincelle du regard
Éclate et s'enflamme au hasard !

De la scène où l'on n'est plus maître
Il faut promptement disparaître,
Et, soufflant sur l'ancien flambeau,
Baisser soi-même le rideau.

Mais pourquoi cette vive peine ?
Retirer son cœur de l'arène,
Le dégager des passions,

N'est-ce pas le prendre aux lions ?

Dans l'âme longtemps défendue
Chaque victoire prétendue
Ne laisse-t-elle pas toujours
Des lambeaux de chair aux vautours ?

Quand, sauvés de périls suprêmes,
Nous nous repaissions de nous-mêmes,
Nos larmes, soudain, jaillissant,
N'étaient-ce point des pleurs de sang ?

Non ! plus de douces rêveries,
Mais aussi plus de tromperies,
Plus de réveils inattendus,
Plus de désespoirs éperdus !

Non ! plus de guirlandes divines,
Mais aussi plus jamais d'épines,
Et, sous les roses déguisés,
Plus de serpents improvisés !

Tant que notre jeunesse dure
Notre cœur se sert de pâture :
C'est lui tout seul jusqu'à la fin,
Lui toujours le plat du festin !

Cheveu blanc, précurseur de l'âge,
Son mélancolique message,
Avant la paix du jour dernier
Sois-nous la branche d'olivier !

XVII.

LES JOURS VONT VITE.

La bobine des jours se dévide, dévide,
Oh ! oh ! l'écheveau s'amincit ;
Chargé de soie et d'or hier et tantôt vide,
Le fuseau touffu s'éclaircit.

Les jours courent, les nuits courent l'une sur l'autre ;
Vertige de rapidité,
L'heure vole ; et l'instant que nous croyons le nôtre
Expire avant d'avoir été.

Oh ! oh ! nos longs projets, nos longs vœux, nos longs rêves,

Nos longs espoirs, nos longs amours,
Les voilà dans la trame effrénée et sans trêves,
Dans la fuite ardente des ours

Hier n'est plus ; *Aujourd'hui* meurt ; et *Demain*, vite,
Comme *Hier* et comme *Aujourd'hui*,
Va tomber dans l'abîme où tout se précipite,
L'être humain et tout avec lui.

De sommeil en sommeil, de journée en journée,
De lendemain en lendemain,
Sans halte, sans repos, la voici terminée,
La marche du pauvre être humain !

Et la roue éternelle allant, allant sans cesse,
Sans s'arrêter à notre seuil,
Ici c'est le déclin, là-bas c'est la jeunesse ;
Et tout près du final cercueil

Qui lentement alors reprend notre poussière,
Résidu de nos maigres os,
De jeunes yeux tout neufs s'ouvrent à la lumière
Dans de frais et de doux berceaux !

XVIII.

PRÈS D'UN CONVOI.

Le voilà mort ! La terre sur lui pèse !
Le corps est à l'étroit, la vermine est à l'aise ;
Le cercueil habité qui l'enferme aujourd'hui
S'emplit de vers vivants qui fourmillent sur lui.

Sur ce talus d'argile remuée
Bientôt l'eau de la source ou l'eau de la nuée,
Aplanissant le sol qu'il faut égaliser,
Viendront et l'arroser et le fertiliser.

L'épais gazon, les jeunes clématites,
Les joyeux boutons d'or, les blanches marguerites
Croîtront avec amour, mêlant leurs tons divers,
Et les petits oiseaux y feront leurs concerts.

La brise douce ou le dur vent d'orage,
Caressant tour à tour et tordant le feuillage,
À travers les grands pins et dans les cyprès noirs,
Diront les clairs matins et les lugubres soirs.

Les chauds parfums que le soleil rassemble,
Les longs bruissements qui murmurent ensemble,
Mille ivresses de vie : ombres, senteurs, rayons,
Comme un orgue infini fêteront les saisons.

Fécond engrais, incessante féerie,
La mort fait son manteau de riche broderie.
Effroyable au dedans, magnifique au-dehors,
Nul champ n'est gai de fleurs comme le champ des morts.

Laissant ainsi s'égarer ma prière,
Oubliant le saint lieu, la messe funéraire,
Les cierges ruisselants dans les pâles flambeaux,
Je songeais au destin plantureux des tombeaux...

XIX.

Je ne sais, ô mon Dieu ! ce que ton ciel peut être ;
Je m'incline et me tais, soumise devant toi.
Je n'ai pas voulu vivre et n'ai pas voulu naître ;
Le devoir d'exister m'est échu malgré moi.

Le monde m'a donné le spectacle terrible
D'égoïsmes abjects, de lâchetés sans nom ;
J'ai voulu résister à cette vue horrible,
Tout mon cœur frémissant s'écriait : Non ! non ! non !

Non ! non ! non ! ce n'est pas possible ! c'est infâme !
Que parle-t-on d'enfer après la mort ? L'enfer,
C'est ce supplice affreux, étant fière, étant femme,
De voir ces appétits monstrueux de la chair !

Non ! non ! non ! ce n'est pas possible ! c'est trop triste !
Quoi ! tant de vanités, homme ! Quoi ! tant d'orgueil !
Créature de peu qui deux moments existe
Entre un étroit berceau, puis un étroit cercueil !

La douleur m'a tuée et ne m'a pas vaincue !
J'ai dit : ce que je vois, sur mon cœur ne peut rien.
Et j'allais, je marchais malgré l'angoisse aiguë ;
Une étoile brillait dans mes ombres : le Bien !

Et, suivant le rayon de ce feu magnifique,
J'ai lutté dans ma nuit pour ce Bien éclatant !
Voici le vieux soldat de la place publique ;
S'est-il assez battu, Seigneur ! es-tu content ?

Es-tu content, Seigneur ? Que lui fait tout le reste ?
Que le ciel à ton gré soit lumineux ou noir,
Ton jugement dernier favorable ou funeste,
Le vieux lutteur a fait, le front haut, son devoir !

XX.

ACCEPTATION.

Je ne sais si longtemps je serai dans la vie :
La volonté de Dieu soit faite sur mon sort !
Je n'assombrirai pas la route poursuivie
Par l'appréhension peureuse de la mort !

Je ne sais quand viendra la fin de mon voyage,
Mais le long du chemin je cueillerai des fleurs.
Partout où je pourrai dissiper un nuage,
Partout où je pourrai faire sécher des pleurs,

Partout où je pourrai m'être douce à moi-même
En étant douce à ceux qui souffrent ici-bas,
J'appellerai cela jouir du bien suprême :
Et j'attendrai, sereine et calme, le trépas.

Mes adieux sont donnés, j'ai bouclé mon bagage :
Tels que furent mes jours sans murmure acceptés
Par tous les temps de mer, de vent et de tangage,
Je les rends à Celui qui me les a comptés.

Résignée au départ, je bénis l'arrivée
Et salue en passant ce qui me semble beau !
Vienne le temps d'arrêt, la station rêvée :
Hourra ! mon cœur brisé ! Je souris au tombeau !

XXI.

À UN PENSEUR.

Avant de partir de la vie,
Donnons-nous, donnons-nous la main !
Toute notre philosophie,
Notre pauvre effort surhumain ;

Nos plus héroïques silences,
Nos plus fermes renoncements

Représentent tant d'impuissances,
Tant d'intimes écroulements ;

Notre volonté la plus fière
Est une telle vanité
Qu'il faut bien, à l'heure dernière,
Le dire en toute humilité.

Comme les simples de ce monde,
Ce qu'ils souffrent, nous le souffrons !
Quand trop de chagrin nous inonde,
Si nous pouvons pleurer, pleurons !

Hélas ! je le sais par moi-même !
Mon long travail intérieur,
Ma longue résistance extrême
N'ont jamais pu changer mon cœur !